

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

La Terreur en Belgique

Si les braves gens qui tiennent en ce moment le front de l'Yser, en attendant patiemment l'heure de rentrer les armes à la main dans leur pays, avaient besoin d'un encouragement à bien se battre, ils le trouveraient assurément dans les nouvelles qui leur arrivent de Belgique.

A force d'entendre raconter de plaisantes historiettes qui montrent comment les bonnes gens de Bruxelles et de Liège tiennent cette lourde autorité allemande qui, depuis bientôt seize mois, cherche tour à tour à les séduire et à les épouvanter, on en était venu à croire que la vie, dans ce pays occupé, était, somme toute, à demi supportable. Dans le grand drame qui occupe le monde entier, la bonne humeur bruxelloise fournissait l'intermède comique.

Quelques événements retentissants comme l'assassinat judiciaire de miss Cavell, et celui du jeune architecte Baucq, les fusillades de Liège, toute une série d'impitoyables condamnations qui assimilent à l'espionnage la moindre fidélité au sentiment national, montrent les choses sous un jour plus cruel et plus vrai.

En réalité, c'est sous un régime de terreur que vit la Belgique, et à mesure que les autorités allemandes s'aperçoivent qu'elles ne pourront jamais s'attacher une population que la sottise de leurs espions leur avait représentée comme à demi gagnée à l'idéal allemand, elles redoublent de sévérité, de cruauté, de tyrannie.

Certes, l'étranger, le neutre, qui débarque à Bruxelles peut avoir l'impression que la vie y est à peu près normale. Les cafés et les magasins sont ouverts, les tramways circulent; il y a de l'animation dans les rues. Mais il suffit de vivre quelques jours dans la ville pour s'apercevoir de ce que ce premier aspect a de trompeur. Dans ces maisons qui ont l'air si tranquilles derrière leurs stores tirés, on tremble. Tous ceux qui occupent une situation en vue, détiennent un mandat quelconque, sont perpétuellement menacés d'une arrestation arbitraire. On vit dans la crainte constante de la dénonciation, car les Boches, qui savent que l'espionnage des alliés trouve dans la population quantité d'appuis secrets, incarcèrent les gens au moindre soupçon, et même quand ils ne découvrent pas de preuves, envoient l'inculpé en Allemagne. Les pauvres diables, les ouvriers, ne sont pas moins menacés. Et les travailleurs de la mine et de l'usine ne furent pas les moins persécutés des Belges.

Au mépris de toutes les lois et coutumes de la guerre, les Allemands voulurent les contraindre à travailler pour eux, à leur forger des armes, des munitions, à réparer leur matériel de chemin de fer. Malgré la misère, malgré les hauts salaires qu'on leur offrait, les ouvriers flamands de Malines,

aussi bien que les ouvriers wallons de Liège, refusèrent avec unanimité. On usa de la menace, on imagina d'isoler et d'affamer les habitants, on voulut même emprisonner les récalcitrants.

A Malines, notamment, on emmena de force, à l'Arsenal, un certain nombre d'ouvriers saisis au hasard. Ils se croisèrent les bras et se chargèrent de montrer à leurs maîtres d'un jour qu'ils ne connaissaient rien à l'ouvrage. Si bien que, pour réparer leurs wagons, les autorités boches durent finalement se résoudre à faire venir des ouvriers de chez eux.

Rien ne les a plus exaspérés, et l'on peut dire que c'est à partir de ce moment que le terrorisme administratif a commencé à être appliqué dans tout le pays. Il s'exerce partout : mais c'est surtout dans les petites villes et dans les villages qu'il se fait sentir. Un paysan s'est-il approché, à la nuit tombante, d'une écluse ou de la voie du chemin de fer, il est arrêté, mené à la commandantur la plus proche et, généralement, on ne le revoit plus. C'est par centaines que l'on compte les Belges qui disparaissent ainsi chaque semaine. La plupart s'en tirent avec quelques mois d'emprisonnement en Allemagne, mais beaucoup de malheureux ont été fusillés discrètement, et, dans les fermes isolées, on se raconte de sinistres histoires à la veillée.

Au fond, rien ne peut mieux servir la cause des alliés que l'effroyable régime imposé par les Allemands au libre pays belge. Il a donné à ce peuple, qui ne connaît point de haine, une haine qui durera des siècles. « Nous serons peut-être vaincus, nous ne serons jamais soumis », disait le baron de Broqueville, ministre de la guerre, dans la séance du 4 août 1914, quand il annonça aux Chambres la résolution du gouvernement. Les Allemands commencent à se rendre compte qu'il disait vrai.

L. DUMONT-WILDEN.

EN GRÈCE

Un communiqué du ministère grec indique que les représentants de la Quadruple Entente se sont rendus chez le président du conseil et ont eu avec lui un échange de vues au sujet des pourparlers poursuivis à Salonique entre les autorités militaires des alliés et les délégués militaires grecs, dont le chef est le colonel Pallis. Le communiqué ajoute que ces pourparlers sont entrés définitivement dans la voie d'un arrangement des questions militaires locales.

La Grèce accepte d'éloigner de la région de Salonique la majeure partie des forces qu'elle avait cru devoir y concentrer, et nous reconnaît le droit de nous y fortifier.

Les ministres de la Quadruple Entente ont informé le gouvernement grec que les mesures économiques prises à l'égard de la Grèce étaient levées. Ils ont ajouté que les vaisseaux grecs retenus allaient être relâchés.

APRÈS SEIZE MOIS DE GUERRE

L'UNION FRANÇAISE

Lettres adressées à nos soldats par les maires des principales villes de France (1).

SOMME

La proximité du front, dont les échos parviennent chaque jour jusqu'à nous, a parfois émotionné notre population ; mais le moral de celle-ci est toujours demeuré excellent. La confiance dans le succès final est complète et je n'hésite pas à reconnaître que je me suis vivement trompé en croyant que le retour des permissionnaires produirait un effet déprimant ; mes craintes étaient assurément mal fondées, car aussi bien de la part des familles revoyant l'un des leurs que de la part des soldats rentrant au front, la situation a été accueillie avec une force d'âme véritablement remarquable.

Les allocations de l'Etat aussi bien que les secours distribués par la ville aux familles des militaires mettent les leurs, nos combattants le savent, à l'abri de la misère, en ce moment comme pour l'avenir, et leur confiance dans ceux qui ont la charge de cette répartition ne sera pas trompée. Comme eux nous désirons tous la fin de cette terrible guerre, mais comme eux aussi nous demandons qu'elle ne soit pas achevée avant l'écrasement de l'ennemi.

A. Fiquet,
Sénateur, Maire d'Amiens.

MEURTHE-ET-MOSELLE

Les Nancéiens n'ont pas douté un instant du triomphe définitif des armées alliées. Placée au poste d'honneur, à quelques pas de la frontière dont on peut suivre les ondulations du haut des collines qui dominent la ville, la patriotique population de notre cité était, mieux que toute autre, à même de constater les efforts tenaces et méthodiques accomplis depuis tant d'années contre la France par le peuple le plus orgueilleux, le plus agressif, le plus envahissant qui fut jamais. Elle ne s'était pas dissimulé combien serait aiguë et farouche la lutte dont elle sentait l'approche.

Mais elle avait foi dans notre héroïque armée. Et lorsqu'en 1914 la ruée teutonne fut définitivement maîtrisée devant le Grand-Couronné de Nancy, grâce à la vaillance de nos soldats et de leurs admirables chefs ; lorsque, à cette victoire remportée sur la terre lorraine, vint s'ajouter celle de la Marne, ce triomphe ne fut pas pour nous un miracle inespéré : il répondait à notre attente.

Après seize mois de guerre, les Nancéiens sont restés ce qu'ils étaient au début des hostilités : la durée même de la lutte, en rejetant bien loin derrière nous le temps où des surprises étaient possibles, n'a fait que nous affirmer dans notre confiance.

La ville de Nancy sait trop ce qu'elle doit à nos soldats pour ne pas s'efforcer, autant que

(1) Voir les nos 154, 155, 156 et 157.

possible, d'acquitter cette dette de reconnaissance.

Notre vingtième corps, si cher aux Nancéiens, n'a pas été oublié, et tous ceux qui souffrent de la guerre ont toujours trouvé auprès de la municipalité, ainsi que des sociétés de charité locales, des secours en nature aussi bien qu'en argent.

Presque toutes les familles ont eu leur large part d'épreuves et de privations : elles les supportent avec une énergie admirable. Cette mère qui a perdu son fils cher, cette jeune femme qui pleure son époux, toutes ces Nancéennes endeuillées ont une attitude toute de fierté et l'on sent qu'elles puisent leur force dans le souvenir de leur cher disparu. Tous poursuivent résolument leur tâche, loyalement unis, rivalisant de simplicité, de courage, et de dévouement à la chose publique.

Et lorsque le labour de chaque jour est terminé, lorsque la nuit descend sur la ville lorraine, il lui semble entendre, en un souffle imperceptible, les encouragements de ses chers morts qui lui disent :

« C'est bien, vous nous comprenez, suivez toujours notre exemple ; pas de défaillance quand il s'agit de la Patrie. C'est par l'indomptable persévérance dans l'effort, c'est par le sacrifice chaque jour consenti, que vous assurerez le triomphe du droit et de la justice qui sera aussi celui de la France. »

G. Simon,
Maire de Nancy.

CORRÈZE

Les maires de France ne pouvaient manquer d'applaudir à votre patriotique initiative qui leur permet, par la grande voix du *Bulletin des armées*, d'envoyer aux vaillantes troupes françaises en général et à leurs administrés en particulier, l'admiration reconnaissante du pays tout entier pour l'abnégation avec laquelle elles marchent vers le triomphe final qui assurerait à la France immortelle, dans une paix glorieuse, le développement de ses chères libertés un moment menacées.

Il n'est particulièrement agréable de saisir cette occasion nouvelle d'envoyer le souvenir affectueux de la ville de Tulle à ceux de ses généreux enfants qui se distinguent chaque jour dans les invincibles armées de la République.

Ceux qui, grâce à leur vaillance, sont désormais à l'abri des atrocités de l'invasion et de plus en plus convaincus de la victoire finale, restent pénétrés de l'immense dette de gratitude des générations futures envers ces nobles défenseurs du sol natal.

Tulle a une double raison de confiance : l'héroïsme de ses enfants, dignes en si grand nombre de la Croix de guerre, et la force toujours plus grande et bientôt décisive des armements auxquels participe sa manufacture d'armes, où tous les travailleurs, avec leur esprit de solidarité digne d'être donné en exemple, ont spontanément décidé de faire réduire leurs salaires de prélèvements importants qui sont judicieusement distribués.

Tulle, dans l'Union sacrée, tiendra jusqu'au bout, jusqu'au jour où, dans l'allégresse du retour triomphal, lui seront rendus ses enfants. Vive la France !

Docteur A. de Chammard,
Maire de Tulle.

CORSE

Ajaccio, comme la Corse entière, paye un large tribut à la guerre. Pays de soldats, notre île avait déjà en temps ordinaire un grand nombre de ses fils à l'armée ; elle a volontiers donné ceux qui lui restaient lorsqu'est venue l'heure solennelle de défendre avec la liberté du monde, les destinées mêmes du pays.

Aux glorieuses victimes, Ajaccio envoie toute son admiration, et avec leurs noms, elle inscrit sur ses tables d'or, ceux de ses nombreux en-

fants qui se signalent par leur dévouement et leur courage — ajoutant, pour sa légitime fierté, de nouvelles pages à sa prestigieuse histoire.

Pour si grands qu'ils soient, la patrie de Napoléon accepte avec une inébranlable fermeté d'âme les sacrifices nécessaires à la réalisation du devoir national.

Et profondément unis, les Ajacciens attendent avec une immuable confiance la victoire certaine.

D. Pugliesi-Conti.
Député, Maire d'Ajaccio.

SAONE-ET-LOIRE

Dites-le bien à tous les poilus qui lireont ce *Bulletin des armées* : la population mâconnaise conserve sa confiance entière dans la victoire de la France, quelles que puissent être les difficultés de l'heure.

Elle sait, en effet, que du côté de notre pays et de nos alliés se trouvent la supériorité en finances, la supériorité en matériel, la supériorité en hommes qui ont, eux, la supériorité morale de combattre, non pour le succès d'un intérêt particulier, celui d'un empereur ou d'un roi, mais pour la défense de leur pays et pour le triomphe de la liberté et du droit. Pour cela ils tiendront et ils vaincront.

Les Mâconnais, qui ont su faire taire tous leurs sentiments politiques personnels, se sont unis dans l'intérêt commun.

Aussi ils ont pu, avec un dévouement inlassable, faire naître et fructifier toutes les œuvres de guerre : œuvre du petit paquet, œuvre des prisonniers, infirmerie de la gare, assistance dans les formations sanitaires, œuvre du secours aux soldats blessés, œuvre militaire et civile des mutilés... et d'autres encore, toutes ayant pour but de venir en aide à tous ceux de nos soldats qui sont atteints, d'une façon quelconque, par les misères de la guerre.

Les Mâconnais sont prêts à faire davantage s'il le faut, car ils estiment que la France doit vaincre, qu'elle ne doit pas obtenir une demi-victoire, mais la victoire complète, celle qui permettra de rendre justice entière à notre pays et à celui de nos alliés et, non seulement de mettre hors des territoires envahis ses ennemis héréditaires, mais de les « maturer » définitivement et de les mettre désormais dans l'impossibilité de naître.

Ceux qui, grâce à leur vaillance, sont désormais à l'abri des atrocités de l'invasion et de plus en plus convaincus de la victoire finale, restent pénétrés de l'immense dette de gratitude des générations futures envers ces nobles défenseurs du sol natal.

Cordial salut à tous les poilus.

Jean Lavau,
Maire adjoint de Mâcon.

GERS

L'état d'esprit de mes concitoyens est semblable à celui de tous les Français : il se traduit par une foi inébranlable dans la victoire finale. Ici on ne croit pas à la guerre, on ne supposait pas que pût s'ouvrir jamais dans une époque civilisée un champ aussi effroyable d'horreurs et de carnages. Mais tout de suite, tous ont compris que l'enjeu de la lutte était l'existence même de la France, et ils ont acclamé avec enthousiasme les soldats qui partaient ardents, la *Marseillaise* aux lèvres, vers la frontière menacée.

Depuis lors, les mois se sont succédé, apportant des alternatives d'angoisses et d'espérances, de joies et de deuils. Beaucoup des nôtres sont tombés en Lorraine, en Champagne, en Artois. Nous avons ressoulé nos larmes, ne songeant qu'à la grande Patrie, prêts nous aussi à tous les sacrifices, comprenant que les Français qui faisaient galement leur devoir là-bas, sur le front, donnaient l'exemple à ceux du dedans.

Et aujourd'hui, mes concitoyens attendent, calmes et résolus, les événements décisifs, perséverant dans une union nécessaire pour le succès, considérant qu'il ne peut y avoir pour les Français d'autres ennemis que les Boches maudis dont la victoire marquerait l'avènement

d'une ère de militarisme féroce et de réaction anti-démocratique, ayant une confiance illimitée dans l'héroïsme de nos chers poilus, vers lesquels vont tous nos espoirs et toutes nos pensées et qui seront reçus ici à leur retour avec tous les enthousiasmes et tous les triomphes.

Docteur Samalens.
Maire d'Auch.

INDRE

Les habitants de Châteauroux ont conservé une fois absolue dans la victoire finale. Comment pourrait-il en être autrement, depuis qu'il leur est permis d'admirer la mâle attitude et la belle confiance de nos poilus berrichons venus du front en permission ?

Depuis seize mois, nos concitoyens ont apporté leur concours le plus empressé aux diverses œuvres de solidarité sociale « Tricot du soldat », « Secours aux prisonniers de guerre », « Secours aux réfugiés », etc...

Notre population supporte avec courage les deuils et les privations causés par une guerre déjà longue. L'Union sacrée contre l'ennemi n'a jamais été plus complète. Plus de discussions politiques, plus de divisions. Une seule pensée : vaincre.

E. Courtin.
Maire de Châteauroux.

VIENNE

A Poitiers, le sentiment du devoir n'a jamais tant hanté les âmes : tenir en arrière et tenir jusqu'au bout, telle est l'unique pensée de la population.

Poitiers, en effet, n'oublie pas que, sous les murs de la ville, à une heure sombre de notre histoire nationale, Charles Martel chassait à jamais un autre envahisseur et remporta une victoire immortelle qui libéra le sol de la patrie. Aux nouveaux barbares venus aujourd'hui d'Allemagne, nos admirables soldats qui, dans les tranchées, donnent le plus bel exemple de l'abnégation et du courage, se chargent de prouver une fois de plus que le « Martel français » frappe toujours dur et fort.

Unie dans une pensée de concorde patriote que rien n'a pu altérer, notre population se consacre sans compter aux œuvres de bienfaisance, de solidarité sociale, d'assistance aux blessés et de secours à nos prisonniers en Allemagne.

Ce que les Allemands n'ont pu obtenir par l'attaque brusquée, ils ne l'obtiendront pas maintenant que, devant eux, se dresse la France consciente de sa supériorité militaire et financière, et le jour viendra où, pliant sous l'exaspération du monde entier, ils dénicheront quartier et devront s'avouer vaincus.

M. Niveaux.
Maire adjoint de Poitiers.

AIN

La certitude du succès final, l'admiration unanime que suscite l'héroïsme des défenseurs de la Patrie entretient dans notre ville le patriottisme le plus sincère, le plus ardent.

Tous profondément unis, nous attendons en pleine confiance la victoire définitive du droit et de la liberté.

Aide par la générosité publique, la municipalité s'est principalement attachée à développer toutes les œuvres d'assistance et de solidarité sociale.

L'élan a été général, magnifique dans son ampleur. Chacun, dans sa modeste sphère, a conscience de travailler pour le salut commun ; chacun a la volonté de répondre par son attitude, par son travail, à l'effort merveilleux dans sa tenacité de nos armées admirables.

Et aujourd'hui, mes concitoyens attendent, calmes et résolus, les événements décisifs, perséverant dans une union nécessaire pour le succès, considérant qu'il ne peut y avoir pour les Français d'autres ennemis que les Boches maudis dont la victoire marquerait l'avènement

Georges Loiseau.
Maire de Bourg.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

L'Amérique du Sud. — M. Pierre Bandin, ancien ministre, sénateur, chargé de proposer une allocution à la « Matinée nationale », organisée à la Sorbonne dimanche dernier, avait pris comme sujet sa récente mission dans l'Amérique du Sud.

Il faut s'attendre à ce que l'étranger diminue l'importance de notre succès en Serbie. Il répétera une fois de plus que nous n'avons pas porté de coup décisif... Évidemment, il vaudrait mieux pour nous être à Paris qu'entre Lille et Verdun et avoir détruit les armées russes que d'être obligés de les poursuivre, et tenir les Serbes prisonniers que de les voir gagner l'Albanie. Nous ne disons pas que nous avons renoncé de gâté de cœur à une bataille décisive en Serbie. Pas un de nos officiers n'espérait que les Serbes allaient gentiment offrir le combat au Champ des Merles avec 100,000 hommes. Mais reconnaissions que nous n'aurions pas été fâchés de les y obliger.

Dialogues italiens. — Le roi d'Italie est continuellement sur le front.

L'autre jour, il arrive devant un soldat dont la poitrine était couverte de médailles. « Qui êtes-vous ? demande-t-il. — Volontaire Rota.

— Le chevalier Rota, de Bergame, corrige le colonel. — Je me souviens ! s'écrie le roi. J'ai lu un article célébrant votre geste. » Et la conversation continue quelque temps, lorsque l'attention du roi est attirée brusquement sur un autre volontaire non moins décoré : « Comment vous appelez-vous ? — Luis Colombo, de Bergame, volontaire alpin, attaché à la Croix-Rouge. — Où avez-vous gagné la médaille de la valeur militaire ? — En Abyssinie, en 1887. — Mais alors, quel âge aviez-vous ? — Je suis né en 1866. — C'est-à-dire que vous avez trois ans de plus que moi. — Alors je n'aurai pas beaucoup de peine à me donner pour me rappeler l'âge de mon roi. »

On comprend la popularité de Victor-Emmanuel III auprès de ses soldats.

Rats noirs, fauves et gris. — A quoi reconnaître un rat... au point de vue scientifique, bien entendu ? A ce qu'il a la queue en râpe et sans poil, autrement dit... à ce qu'il a une queue de rat.

...Tout marcha dans ces conditions-là pendant l'hiver. Rien, non plus, ne fut changé à cet état de choses tant que dura le printemps.

Mais lorsque l'été fut venu, Job annonça brusquement à ses amis qu'il quittait Paris pour se rendre à Luc-sur-Mer, où il possédait une villa. — Allons, au revoir, mon vieux ! dit-il à Pied. Faudra venir me voir là-bas... je vous ferai faire un tour sur mon yacht.

« Un yacht, pensa Pied, voilà bien mon affaire à moi qui n'ai pas canoté depuis tantôt dix ans ! » — Et quinze jours plus tard, il débarqua à Luc, vêtu d'un éblouissant complet de flanelle blanche.

Job, qui l'attendait, lui offrit le cigare de la bienvenue, et, sans plus tarder, lui fit les honneurs de son parc.

Le parc de Job était parsemé d'une infinité de petits kiosques rustiques. Dans celui-ci, Job élevait des faisans ; dans celui-là, il logeait ses chiens ; au fond de cet autre, il remisait ses instruments de jardinage...

Ils avaient déjà visité une dizaine de ces pittoresques baraques, lorsqu'ils arrivèrent devant une construction encore plus rustique que les précédentes, laquelle abritait, sous un toit de chaume convenablement délabré, deux chèvres noires et une sorte de buffle à longue queue. — Personnage sympathique peut-être, mais bizarre, en tout cas.

— Oh ! le drôle de bœuf ! fit Pied, en aperçant cet animal.

— N'est-ce pas qu'il est cocasse ? dit Job. Pour un être cocasse, c'est un être cocasse, ou je ne m'y connais pas... Et ce qu'il y a de plus curieux, ajouta-t-il, c'est qu'il est doux comme une crème à la vanille ; on l'attelle et on le monte à volonté. Avec le petit anneau qu'il a dans le nez, on en fait tout ce qu'on veut. Essayez donc...

Pied, sans se faire prier, enfourcha l'étrange ruminant et le fit trotter d'une façon tout à fait satisfaisante. Il revint au bout d'un instant et se déclara ravi — sans toutefois oublier de répéter que c'était là un bien drôle de bœuf !

Après quoi nos deux amis se dirigèrent du côté des hors-d'œuvre — car il était déjà près de midi, ma foi !

Petite Leçon de prononciation

Job et Pied s'entendaient à merveille. Ils avaient le même âge, les mêmes goûts et d'identiques opinions.

Lorsque Job trouvait une femme gentille, Pied la jugeait également désirable. Qu'ils parlasse du Tonkin ou de Madagascar, ils étaient toujours d'accord et ils eussent été parfaitement heureux sans l'existence de certaine grande diablesse d'île située au nord-ouest de l'Europe.

Dès qu'en effet il était question de l'Angleterre, ces deux êtres, d'apparence si débonnaire, devenaient quatre-vingt-quinze fois plus redoutables que les plus enragés tigres connus.

Ils s'apostrophiaient avec une inqualifiable grossièreté et se menaçaient avec une telle acrimonie que tout le monde, vraiment, en était peiné, dans le petit café blanc où ils faisaient leur coutumière partie de dominos.

Job adorait la Grande-Bretagne. Pied la détestait et il affectait encore, pour embêter son ami, d'écorcher, le plus cruellement qu'il pouvait, les quelques mots anglais usités chez nous.

Belle cravate ! affirmait-il, je l'ai achetée ce matin à Oldangan. Il disait également : maillecouache, choquingue, hijeliphe et intervière.

...Tout marcha dans ces conditions-là pendant l'hiver. Rien, non plus, ne fut changé à cet état de choses tant que dura le printemps.

Mais lorsque l'été fut venu, Job annonça brusquement à ses amis qu'il quittait Paris pour se rendre à Luc-sur-Mer, où il possédait une villa.

— Allons, au revoir, mon vieux ! dit-il à Pied. Faudra venir me voir là-bas... je vous ferai faire un tour sur mon yacht.

« Un yacht, pensa Pied, voilà bien mon affaire à moi qui n'ai pas canoté depuis tantôt dix ans ! » — Et quinze jours plus tard, il débarqua à Luc, vêtu d'un éblouissant complet de flanelle blanche.

Job, qui l'attendait, lui offrit le cigare de la bienvenue, et, sans plus tarder, lui fit les honneurs de son parc.

Le parc de Job était parsemé d'une infinité de petits kiosques rustiques. Dans celui-ci, Job élevait des faisans ; dans celui-là, il logeait ses chiens ; au fond de cet autre, il remisait ses instruments de jardinage...

Ils avaient déjà visité une dizaine de ces pittoresques baraques, lorsqu'ils arrivèrent devant une construction encore plus rustique que les précédentes, laquelle abritait, sous un toit de chaume convenablement délabré, deux chè

Le café pris :

— Eh bien ? demanda Job, qu'est-ce que nous allons faire cet après-midi ?

— Un tour sur le yacht me paraît tout indiqué, répondit Pied.

— Encore !

— Comment encore ? Mais je n'ai seulement pas aperçu votre bateau...

— Je n'ai pas de bateau, dit Job.

— Alors, pourquoi m'invitez-vous à venir faire un tour sur votre yacht ?

— Je vous ai invité à faire ce que vous dites, et j'ai tenu ma promesse, répondit Job. Le ruminant sur lequel vous avez si élégamment trotter ce matin n'est autre chose qu'un yak ou « buffle à queue de cheval ». Quant à « yacht », bateau, cela se prononce *yott* et non *yak* ; or, je n'ai jamais eu de *yott*, mon cher.

George Auriol.

(Sur le pouce.)

AU REICHSTAG

La « paix allemande ».

C'est le jeudi 10 décembre que le Reichstag a fait sa réouverture devant une salle et des tribunes combles.

La séance, si vivement attendue, s'est déroulée sans surprises, comme un spectacle parfaitement réglé d'avance. Le chancelier, M. de Bethmann-Hollweg, a parlé le premier. Dans un exposé général qui ne s'impose ni par la vigueur des pensées ni par la force des conclusions, l'orateur a déroulé un long tissu d'affirmations audacieuses et de faits aventureux. La presse française — aussi bien d'ailleurs que la presse neutre — a déjà rectifié quelques-unes des erreurs volontaires que M. de Bethmann-Hollweg n'a aucune peine d'accréditer devant un public prédisposé à tout accueillir comme parole d'Evangile.

C'est ainsi que l'auditoire a appris successivement que les Alliés oppriment la Grèce, que le secours apporté à la Belgique n'était pas le motif principal de l'entrée en guerre de l'Angleterre, que la situation militaire des Boches est excellente, que l'Allemagne est bien pourvue et que la Belgique est heureuse !

Après ce hors-d'œuvre, est venu le moment capital de la journée, le bref exposé de l'interpellation socialiste par M. Scheidemann, un des quatre socialistes reçus au quartier général de l'empereur. On connaît la tenue de cette interpellation : le chancelier de l'empire est-il prêt à donner des explications sur les conditions auxquelles il serait disposé à entamer des négociations de paix ? Au nom des socialistes d'Autriche-Hongrie et de l'empire allemand, M. Scheidemann a affirmé que la « Sozial-démocratie » germanique était prête à faire la guerre tant qu'il serait nécessaire, mais pas un jour de plus. Nous ne voulions naturellement rien savoir de la cession de l'Alsace-Lorraine », a-t-il ajouté, aux applaudissements de toute l'assemblée.

Pour répondre à cette interpellation, le chancelier a repris le point de vue du gouvernement impérial : l'empereur allemand n'a pas voulu la guerre. Il a ajouté : « Quand nos ennemis nous soumettront des propositions de paix conformes à la dignité et à la sécurité de l'Allemagne, nous serons toujours prêts à les discuter dans la pleine conscience des succès militaires que nous avons remportés ; l'Allemagne exige des « garanties », tant à l'Est qu'à l'Ouest et en Belgique ; et « plus nous conduirons la guerre avec acharnement, plus les garanties que nous jugerons nécessaires augmenteront. »

Le spectacle que nous offre le Parlement impérial est du plus haut intérêt. Derrière toute cette façade d'assurance nous discernons l'inquiétude du lendemain chez les dirigeants. « Nous voulons la paix et du pain », clamait, il y a huit jours, un cortège de dix mille manifestants qui cherchaient vainement à défilé devant le château impérial et le palais du Reichstag. « Nous attendons des propositions de paix, dit le chancelier. »

L'avenir se chargera de démontrer tout ce qu'il y a de ruse et de calcul dans cette affirmation placide et sereine de M. de Bethmann-Hollweg.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

LE HAUT COMMANDEMENT

LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU chef d'état-major général.

Il a toujours été admis que les forces qui agissent sur un même théâtre d'opérations doivent être réunies sous un commandement unique ; mais l'expérience de la guerre actuelle prouve que cette unité de direction est nécessaire, même quand les forces sont réparties sur plusieurs fronts.

Elle devient indispensable quand plusieurs armées alliées ont à concerter leurs vues pour l'adoption d'un plan unique s'appliquant à tous les théâtres d'opérations.

Le texte des décrets du 28 octobre 1913 (conduite des grandes unités) et du 2 décembre 1913 (service en campagne), lesquels ne visaient que l'action par théâtre d'opérations a donc dû être élargi sous l'influence des événements : c'est cette nécessité qui a imposé les décrets du 2 décembre 1915.

Par ces décrets, le général Joffre, tout en conservant le commandement direct des armées de l'Est et du Nord-Est, s'est vu confier la direction supérieure de nos armées sur tous les fronts. Relèvent aussi directement de lui les décisions relatives au personnel.

En vertu de l'article 37 du décret du 28 octobre 1913, qui prévoit, à côté du général en chef, un chef d'état-major général, le général Joffre a désigné pour cet emploi le général de Castelnau, qui conserve son rang de commandant de groupe d'armées.

Notes biographiques.

Le général de Castelnau est né à Saint-Affrique, dans l'Aveyron, le 24 décembre 1851. Entré à Saint-Cyr en 1889, il fut comme sous-lieutenant, puis comme lieutenant et enfin comme capitaine, la campagne de 1870. En 1878, il entra à l'école supérieure de guerre et était promu chef de bataillon en 1889. Lieutenant-colonel en 1896, il vint à Paris à l'état-major de l'armée. Il y resta jusqu'au 25 avril 1900, date à laquelle il fut promu colonel et prit le commandement du 37^e d'infanterie à Nancy.

Brigadier le 25 mars 1916, il commanda successivement à Sedan et à Soissons. Divisionnaire le 21 décembre 1909, il fut pendant quelque temps à la tête de la 13^e division d'infanterie à Chaumont avant d'être appelé, le 2 août 1914, au ministère de la guerre pour occuper les fonctions de premier sous-chef d'état-major de l'armée. Il entra au conseil supérieur de la guerre à la fin de 1913.

Le général de Castelnau a été jusqu'à ce jour le plus intime collaborateur du général Joffre, puisque c'est lui qui organisa à ses côtés la mobilisation.

Au début des hostilités, le général de Castelnau commanda la deuxième armée, en Lorraine, puis, après la victoire de la Marne, l'armée de la Somme. Il est actuellement commandant du groupe des armées du Centre et dirige à ce titre les opérations de Champagne, en septembre et octobre derniers.

Le général de Castelnau avait cinq fils aux armées. Deux ont été tués et un troisième grièvement blessé.

Réclamations individuelles

Nous avons déjà dit que toute demande de militaire, appartenant sur sa situation personnelle l'attention de ses chefs, devait être transmise par voie hiérarchique.

Le ministre vient d'adresser à ce sujet les nouvelles instructions que voici :

Consulté sur la procédure qu'il y avait lieu de suivre pour que les militaires, à quelque degré de la hiérarchie qu'ils appartiennent, fussent assurés que leur demande parviendrait bien à l'autorité militaire compétente pour statuer, j'ai décidé qu'en cas où il ne pourrait être fait droit à la requête formulée, cette demande

serait retournée au militaire, dans un délai qui ne dépassera pas un mois, avec la mention : « Cette demande a été examinée, mais elle n'est pas susceptible d'être accueillie » (avec indication succincte du motif du rejet de la demande).

Je prescris, en outre, qu'en cas où la réponse de l'autorité militaire qui aura statué prêterait à une réclamation autorisée par les règlements, le militaire intéressé pourra demander que sa requête soit transmise à l'autorité supérieure, conformément à mes instructions du 5 novembre dernier.

Signé : GALLIENI.

L'EFFORT COLONIAL

La discussion relative au projet de loi concernant le budget de l'Afrique occidentale française, a fourni à M. Gaston Doumergue, ministre des colonies, l'occasion de rendre un juste hommage au courage et au dévouement des fonctionnaires et officiers qui administrent et défendent nos possessions d'outre-mer.

L'Afrique occidentale, a dit M. Doumergue, présente une superficie égale à neuf fois celle de la France. Pour maintenir la sécurité, pour percevoir l'impôt, pour administrer, pour faire cette œuvre de propagande en vue du recrutement, il y a là-bas 500 fonctionnaires qui n'ont pas été élevés à l'expiration de leur période normale de séjour (*Très bien ! très bien !*), qui souffrent de la fièvre ou de maladies graves causées par le climat et dont quelques-uns meurent à la peine, sans qu'aucun songe à rentrer ou à ménager ses efforts. (Applaudissements.)

Envoyés là-bas à tous ceux qui travaillent pour lever des soldats destinés à défendre le sol et l'indépendance de la patrie et à ceux aussi qui luttent au Cameroun dans les conditions les plus difficiles et les plus pénibles et avec un admirable hérosisme, en vue d'un succès que je crois prochain (Applaudissements), l'hommage de notre profonde sympathie et de notre plus vive admiration. (Vifs applaudissements.)

Il y a quelque temps, le Reichstag envoyait ses encouragements et ses félicitations à ceux de ses soldats qui luttent contre les nôtres, au Cameroun, avec beaucoup de courage — il faut dire les choses comme elles sont — mais sans pouvoir espérer résister à l'élan, à l'endurance et à l'héroïsme de nos coloniaux.

Le Parlement français n'oubliera pas ces derniers et il voudra les soutenir et les encourager dans la lutte qu'ils soutiennent pour la grandeur de la patrie, sous d'autres cieux et sur un continent autre que le nôtre. (Applaudissements.)

L'esprit de solidarité envers la mère patrie a été touchant et général dans nos colonies. Je vais vous en citer un exemple tout récent. Il vient de l'Indo-Chine.

L'année dernière, M. le ministre de la guerre a fait en Indo-Chine, pour les besoins du ravitaillement en riz, en maïs, en autres produits, des achats pour une somme considérable : plus de 10 millions de francs. Il y a quelques jours le conseil de gouvernement s'est réuni et, à l'unanimité, a décidé de prendre cette somme à sa charge et de la payer sur ses réserves. (Applaudissements.)

M. Gaston Doumergue a montré, en terminant, l'admirable effort de notre empire colonial : effort de travail, effort d'argent, effort militaire, et, aux applaudissements réitérés de la Chambre, il a déclaré que les colonies françaises avaient bien mérité de la mère patrie.

INFORMATIONS OFFICIELLES

Justice militaire. — Après une longue discussion, la Chambre a voté une proposition de loi de M. Paul-Meunier relative au fonctionnement et à la composition des tribunaux militaires en temps de guerre.

Cette proposition de loi qui sera soumise au Sénat, comporte l'application des règles ordinaires de la procédure, notamment en ce qui concerne les circonstances atténuantes.

SUR LE FRONT DE L'IRAK

Petit théâtre de la guerre.

L'Arche de Noë

Un pacifiste américain, M. Ford, a décidé de venir en Europe pour prêcher la paix. Il a frété un yacht et a emporté un grand nombre de colombe. La scène se passe sur le pont de son bateau.

M. Ford, qui se balance dans un fauteuil à bascule. — Je ne comprends pas qu'il y ait des gens qui se fassent la guerre... La mer est belle... la vie aussi... Est-ce qu'il n'est pas bien sur un yacht, dans un bon rocking-chair, à fumer un havane de prix, en sirotant une vraie boisson américaine ? A son secrétaire. — Encore un cocktail, mon brave.

PREMIER SECRÉTAIRE. — Avec plaisir, monsieur. (Après avoir bu.) Notre mission est bien agréable...

M. FORD. — N'est-ce pas... Je pense, d'ailleurs, que les belligérants ne vont pas tarder à répondre à nos messages de paix. Les colombe que nous leur avons envoyées ne sont pas encore revenues ?

PREMIER SECRÉTAIRE. — Non, monsieur.

M. FORD. — C'est étrange. Il nous en reste encore combien ?

PREMIER SECRÉTAIRE. — Encore 994.

M. FORD. — Bon. Ça représente encore beaucoup de messages. Vers le 500^e, les belligérants cesseront certainement la guerre pour que je leur fiche la paix. Savez-vous qu'on nous avions l'air de venir avec toutes ces colombe ?

PREMIER SECRÉTAIRE. — De Colombie.

M. FORD. — Non, du pays de Noë, et moi je ressemble à Noë en chair et en os.

PREMIER SECRÉTAIRE (rectifiant). — En rocking-chair et en os !

M. FORD. — De plus en plus Ford ! (Il rient à gorge déployée. M. Ford commande de nouveaux cocktails.)

DEUXIÈME SECRÉTAIRE, accourant. — Monsieur !... monsieur !... Les pigeons sont revenus !

M. FORD. — Ah ! ah ! et quelles réponses rapportent-ils ?

DEUXIÈME SECRÉTAIRE. — Aucune. Même il y a un qui manque, celui que vous avez adressé à l'empereur Guillaume.

M. FORD. — Il manque, pourquoi cela ?

DEUXIÈME SECRÉTAIRE. — Parce qu'en Allemagne ils n'ont plus grand chose à se mettre sous la dent. Alors l'empereur l'a fait rôtir et l'a mangé.

C. F.

EN ALSACE

Après cinq jours de débats, le conseil de guerre de Mulhouse condamné à mort le serrurier Lettermann, âgé de cinquante-trois ans, et acquitté son coaccusé le maître tisserand Wegerich, sur le « bec » formé par le confluent des fleuves, est située la bourgade de Korna ; enfin, sur les bords du Chatt-el-Arab, l'important port de Bassora. En 1905 cette ville comptait 30,000 habitants, et son commerce dépassait 70 millions de francs.

Le même conseil de guerre a prononcé encore d'autres condamnations :

La femme Louise Zibolt, de Mulhouse, avait dit que l'élite des Allemands les mènent à l'abîme, que Guillaume II chercherait encore les enfants pour le carnage avant de finir la guerre. Ensuite, elle menaçait une femme de la faire emmener le jour où les Français reviendraient. Lettermann était accusé de s'être rendu, en septembre, de Guebwiller dans les lignes françaises, d'y avoir amené son fils, ancien soldat allemand, et d'avoir transmis des nouvelles aux Français concernant les forces et les positions ennemis.

Le préfet de police vient d'autoriser les débâillants à servir, à tous les consommateurs, des fruits à l'eau-de-vie.

On fume beaucoup plus depuis la guerre : la vente des cigarettes a augmenté de 4 p. 100, celle des cigarettes de 10 p. 100, et celle du tabac en paquet de 25 p. 100.

Aucun voyageur ne pourra désormais débarquer dans le Royaume-Uni ni en sortir sans passeport. Cette mesure s'applique à toute personne, sujet britannique ou étranger.

Depuis quelque temps, les Allemands expédiennent de Shanghai aux Indes des proclamations incitant les Musulmans à la guerre sainte contre la Grande-Bretagne et ses alliés.

Soixante-deux millions en or sont venus, cette semaine, grossir l'encaisse de la Banque de France ; le total des versements s'élève, depuis le 27 mai, à 1 milliard 211,777,333 francs.

Reçu et remis au ministre de la guerre, pour les veuves et les orphelins, 10 fr. 40, mor-

BLOC-NOTES

M. Poincaré vient de faire remettre à M. Mithouard président du conseil municipal de Paris, une somme de 20,000 fr. pour les œuvres de guerre de l'Hôtel de Ville.

Mme Poincaré a visité les blessés soignés à l'ambulance franco-belge du lycée Carnot.

M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à l'aviation, assisté lundi, à la cérémonie de la présentation du drapeau de l'armée aux troupes du 2^e groupe, à l'aérodrome de Brou, près Lyon.

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat, a visité dimanche et lundi les manufactures d'armes de Saint-Etienne et de Tulle.

L'académie des sciences morales et politiques a tenu jeudi sa séance publique annuelle. M. Ribot, directeur en exercice et ministre des finances, a prononcé un discours très applaudi.

S. A. R. la princesse Marie de Grèce a présenté samedi à M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé, le convoi qu'elle envoie à l'armée d'Orient pour compléter la formation sanitaire mise par elle à la disposition du service de santé.

Le général Lyautey

tant des prêts d'un caporal du 20^e corps, que nous remercions sincèrement.

On annonce la mort de M. Ernest Braud, ancien député de Rochefort, décédé à l'âge de soixante-neuf ans; du général de brigade Proye, un des anciens défenseurs de Tuyen-Quan (Chine), décédé à l'âge de cinquante-six ans.

A la chambre des communes, répondant à une question, le chancelier de l'Echiquier a déclaré que le total des richesses de l'empire britannique peut être estimé à environ 670 milliards de francs; ses revenus annuels atteignent 100 milliards.

Les pertes totales des Anglais sur tous les champs de bataille, jusqu'au 9 novembre, s'élèvent à 510,230 hommes.

Un Anglais, M. Ceylon, s'est engagé à verser au Trésor britannique, tous les ans, et cela pendant dix ans, 2,500,000 fr. pour subvenir aux frais de la guerre.

L'éditeur belge Desclée ayant voulu publier une réimpression des Sermons de Bossuet, la censure allemande s'y est opposée, « certains sermons contenant des allusions à l'empereur ».

La villa Médicis, à Rome, dont les pensionnaires sont mobilisés, va abriter quelques jeunes artistes de l'école française des beaux-arts, convalescents ou mutilés de la guerre.

Tous les réfugiés de Syrie, israélites et sujets français, arrivés récemment à la Canée, ont été embarqués à destination de la Corse à bord d'un transport français.

Le conseil général d'administration de la société de retraites la Boule de Neige, dont le siège est à Paris, vient de décider de souscrire à l'Emprunt national pour 15 millions.

Grenades et Grenadiers

Nos excellents Poilus, qui aspergent de grenades les tranchées boches avec autant d'activité que de succès, auront peut-être plaisir à connaître l'origine de cet engin.

Il remonte à la fin du seizième siècle.

C'est en 1588 que la grenade fut, pour la première fois, fabriquée et expérimentée par un habitant de Venloo, petite ville située sur la Meuse, appartenant alors aux Pays-Bas, et faisant partie maintenant de la province de Limbourg, en Hollande.

La grenade était une petite boule creuse, le plus souvent en fer ou en fer blanc, quelquefois même en bois ou en carton, que l'on remplissait de poudre et qu'on lançait sur les rangs ennemis.

C'est en 1667 que les lanceurs de grenades ou grenadiers apparaissent dans les armées françaises. Le lieutenant-colonel Martinet commandait alors le régiment d'infanterie dit « du Roi »; il était l'homme de confiance du grand ministre Louvois et, avec l'agrément de celui-ci, il désigna dans son régiment quatre hommes par compagnie pour lancer des grenades (ainsi nommées parce que la poudre y remplaçait les pépins dans le fruit du même nom). L'essai réussit. En 1670, tous les grenadiers du régiment du roi furent réunis en une seule compagnie qui prit la droite du corps et, dès l'année suivante, toute l'infanterie avait ses grenadiers armés de fusils remplaçant le mousquet. En 1748, un corps spécial, renommé par sa valeur, s'appela les grenadiers de France et l'on continua à avoir des grenadiers — sans grenades — jusqu'à notre temps. Il y eut aussi des grenadiers de la garde à cheval, mais ils furent supprimés en 1830. Quant aux grenadiers de la garde à pied, les anciens de la génération présente en ont encore vu jusqu'en 1870, car ils faisaient partie de la garde impériale avec des régiments de guides, d'artillerie, de carabiniers, de lanciers, de voltigeurs et de dragons.

Et maintenant nous avons de nouveaux « grenadiers de France » dont leur ancêtres pourraient être fiers à bon droit!

ADRIEN VARLOY.

Faits de guerre DU 10 AU 14 DÉCEMBRE

Belgique.

Les batteries belges ont bombardé les canonnements ennemis de Keyem et de Saint-Pierre-Cappelle, dispersé des troupes de relève au nord de Dixmude et canonné le poste avancé allemand de Den-Thoum.

Duel d'artillerie, le 11, dans la région d'Hettas.

Dans la journée du 12, activité marquée de nos canons de tranchée qui, sur plusieurs points, ont réduit au silence les lance-bombes de l'ennemi.

Artois.

Nous avons, le 10, réduit au silence deux batteries ennemis qui tiraient sur le bois en Hache.

Le 11, duels d'artillerie près de Bully et de Roclincourt.

Nous avons détruit un ouvrage allemand, le 13, au sud-ouest de Beaurain.

Entre la Somme et l'Aisne.

Sur le plateau de Quennevières et dans la région Vendresse-Troyon, nos canons de tranchée ont, le 10, sérieusement bouleversé les ouvrages et endommagé les lance-bombes de l'adversaire.

Dans la région de Roye, nos batteries ont dispersé, le 11, une troupe en marche et des convois ennemis sur la route de Villers.

Vives actions d'artillerie, le 13, au nord de l'Aisne.

Champagne.

Vive fusillade et quelques combats à coups de torpilles dans la nuit du 10 au 11.

Le 12, dans le secteur de Massiges, nous avons répondu à un tir d'obus lacrymogènes par un tir de démolition sur les tranchées ennemis de la crête Chausson. Dans le secteur de la côte 193, nous avons bombardé efficacement trois lignes de tranchées allemandes, ainsi que les boyaux d'accès.

Dans la nuit du 12 au 13, au sud de la butte du Mesnil, les Allemands ayant fait sauter une mine en avant d'une de nos tranchées, nous avons occupé l'entonnoir.

Vives actions d'artillerie, le 13, dans la région de la butte du Mesnil.

De l'Argonne aux Vosges.

Le 10, tirs efficaces sur les ouvrages ennemis dans le secteur de la Fontaine-aux-Charmes.

Au nord du Four-de-Paris, nous avons fait exploser, le 11, deux fourneaux qui ont détruit une galerie où travaillaient des mineurs ennemis.

Le 11, sur les Hauts-de-Meuse, dans le secteur du bois Bouchot, un tir bien réglé de notre artillerie a produit des effets de destruction importants sur les tranchées de première ligne et de soutien, ainsi que sur les abris de l'adversaire. Des tranchées allemandes ont été complètement bouleversées et plusieurs mitrailleuses détruites.

A Saint-Mihiel, nos batteries ont sérieusement endommagé, le 13, l'unique pont allemand que la crue de la Meuse avait laissé subsister. A la côte Sainte-Marie, au nord de Saint-Mihiel, notre tir a causé de graves dégâts à un blockhaus ennemi.

Dans la journée du 12, canonnade intermit- tente dans les Vosges, où une violente tempête de neige a gêné les opérations.

En Alsace, le 11, canonnade violente au Ling et au Barrenkopf.

FRONT RUSSE

Dans la région à l'ouest du lac Bochin, les Russes, ayant débordé l'ennemi, ont délogé, à coups de baïonnette, du village de Voynionny, une demi-compagnie allemande, faisant quelques prisonniers et enlevant une mitrailleuse.

En Galicie, sur la Strypa, l'ennemi a marqué une offensive dans la région de Koutchinske, mais il a été repoussé. Au sud-ouest de Tarnopol, de petits éléments ennemis, ayant été pris de flanc, ont été en partie exterminés, en partie faits prisonniers.

Pas de changement sur le reste du front. Au Caucase, dans la région du littoral de la

mer Noire, les Turcs, qui avaient fait des tentatives d'avance, ont été chaque fois arrêtés et ont subi de grosses pertes.

En Perse.

A mi-chemin de Téhéran et de Hamadan, les troupes russes ont battu un détachement turco-allemand composé de quelques milliers de gendarmes persans révoltés et de bandes armées d'artillerie et de mitrailleuses. L'ennemi a été repoussé d'une série de positions et s'est enfui en perdant un grand nombre de tués et de blessés.

Les troupes russes ont enlevé d'un seul élan les positions du col de Sultan-Bonlag, vers Hamadan.

FRONT MONTENÉGRIN

Le 9 décembre, l'ennemi a de nouveau très énergiquement attaqué les positions monténégrines près de Matarago. Nos alliés l'ont repoussé en lui faisant 30 prisonniers.

Le 10 décembre, sur tout le front, combat d'avant-garde.

Armée d'Orient.

Lorsqu'il a été bien démontré que la liaison recherchée avec la droite des armées serbes n'était plus réalisable, le commandement a décidé d'évacuer les positions avancées occupées par nos troupes sur la Tscherna et vers Krivoval.

Les mouvements successifs de repli ont été effectués méthodiquement et sans grande difficulté, bien que les Bulgares nous aient attaqués à plusieurs reprises.

A la suite de violents combats livrés dans les journées du 8 et du 9, et au cours desquels les Bulgares, repoussés, ont subi de grosses pertes, nous avons occupé un nouveau front, jalonné approximativement vers le cours de la Bojina, en liaison avec les troupes britanniques.

Dans la journée du 10 décembre, les Bulgares ont attaqué sur presque tout le front de l'armée française, leur principal effort se portant sur notre gauche.

Toutes les attaques de l'ennemi ont échoué.

Poursuivant leur mouvement de repli, nos troupes, pendant la nuit du 10 au 11 décembre, se sont retirées sans combat sur la ligne Smogitz-la Doiran.

At cours de la journée du 11, plusieurs attaques bulgares ont été repoussées.

Dans la nuit du 11 au 12 et dans la matinée du 12, les troupes françaises ont repris leurs mouvements de repli sans combattre.

Malgré les difficultés du terrain, ces mouvements se sont effectués conformément aux décisions du commandement. L'évacuation complète du matériel a été assurée. Nous occupons le 12 décembre, la ligne Guevgheli-Kilindir.

D'autre part, près du lac Doiran, après avoir subi de violentes attaques d'un ennemi en nombre écrasant, la dixième division anglaise, secourue par des renforts, a réussi à se dégager et s'est retirée à l'ouest, dans une forte position, vers la vallée du Vardar, en jonction avec les Français.

Cette division a lutté contre des masses importantes et c'est grâce au courage des soldats, surtout des troupes irlandaises, que la retraite a pu s'effectuer avec succès. A cause de la configuration montagneuse du terrain huit pièces de campagne ont dû, pour protéger la retraite, être mises sur une position d'où il a été impossible de les évacuer quand la retraite s'est accomplie.

Saint-Mihiel, nos batteries ont sérieusement détruit, le 13, l'unique pont allemand que la crue de la Meuse avait laissé subsister.

A la côte Sainte-Marie, au nord de Saint-Mihiel, notre tir a causé de graves dégâts à un blockhaus ennemi.

Dans la journée du 12, canonnade intermit- tente dans les Vosges, où une violente tempête de neige a gêné les opérations.

En Alsace, le 11, canonnade violente au Ling et au Barrenkopf.

AUX DARDANELLES

Du 7 au 9 décembre, l'intensité incessante du feu de l'artillerie turque qui bombardait très violemment nos premières lignes avec des pièces de tous calibres, particulièrement notre extrême droite, vers l'embouchure du Kéribes.

Le 11 et le 12, assez vive canonnade.

Nous avons fait éclater deux mines, qui ont causé d'importants dégâts dans les lignes turques. L'ennemi ayant aussitôt garni ses tranchées et avancé ses réserves, notre artillerie lourde est entrée en action et lui a causé des pertes sensibles.

FRONT ITALIEN

Dans la zone occupée entre la vallée de Giulianova et la vallée de Conca, de brillantes opérations offensives ont mis nos alliés en posse-

sion des fortes hauteurs qui assurent et complètent l'occupation du bassin de Bezzecca.

Des détachements d'infanterie à pied sont arrivés à l'ouest et à l'est du mont Viés, sur la crête du Monte-Mascio, au sud-ouest du Nizzo. Les fortes positions ennemis ont été pris d'assaut.

L'ennemi a essayé à différentes reprises de forcer les positions italiennes d'Oslavia, sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia. Chaque fois ces tentatives ont été immédiatement repoussées. Sur les pentes méridionales de la hauteur de Calvare, les Italiens ont conquis une tranchée ennemie et se sont emparés d'une grande quantité de matériel et de munitions.

EN MÉSOPOTAMIE

Après avoir violemment canonné les positions britanniques de Kout-el-Aïnara, les Turcs, le 9 et le 10 décembre, les ont attaquées, mais sans cohésion.

Le 11, les Turcs ont recommencé le bombardement et ont dirigé deux nouvelles attaques contre le front nord. Les troupes britanniques les ont repoussées en leur infligeant de grosses pertes. Depuis, les Turcs sont restés inactifs.

SYMPATHIES AUSTRALIENNES

Le Président de la République a reçu des habitants de la Nouvelle-Galles du Sud et des membres de la colonie française dans cet Etat, comme suite à un premier envoi de 278,100 francs, une nouvelle somme de 220,220 francs destinée aux réfugiés et aux soldats originaires des régions envahies.

Le Président a adressé aux auteurs de ce magnifique acte de générosité tous ses remerciements et, comme précédemment, il a fait immédiatement répartir les fonds entre les différents comités centraux des départements occupés suivant: comité de l'Aisne, comité central ardennais, société amicale de la Marne, société d'assistance aux réfugiés et évacués et sinistrés du département de Meurthe-et-Moselle, groupement des évacués meusiens, comité des réfugiés du département du Nord, société amicale des originaire de l'Oise, comité des réfugiés du Pas-de-Calais, comité des réfugiés du département de la Somme à Paris, association vosgienne de Paris.

Dès le début des hostilités, l'attention des autorités fut naturellement attirée sur la colonie de Lybury Hall. D'autant que la rumeur populaire propagait des bruits inquiétants: les caves du village étaient bondées d'armes et de dynamite, il y avait des sous-sols bétonnés. Une rigoureuse enquête démontre l'inanité de tous ces bruits. On se borne donc à interner dans un camp de concentration tous les Allemands âgés de moins de quarante-cinq ans; les autres, au nombre de 94, sont restés dans le village, mais la police les surveille étroitement.

LA CATASTROPHE DU HAVRE

Samedi dernier, l'usine de pyrotechnie belge, installée près du Havre, à Graville-Sainte-Honorine, a fait explosion. De la plupart des ateliers, qui couvraient 40,000 mètres carrés, il ne reste plus que des amas de briques et des fers tordus, dans d'immenses entonnoirs creusés par la déflagration. La secousse a été ressentie dans un rayon de plus de 60 kilomètres. Il est miraculeux que la réserve de projectiles soit restée intacte.

Le nombre des morts est, hélas, très élevé. Dimanche, on avait identifié 140 victimes, presque toutes de nationalité belge. Le nombre de blessés est aussi considérable. Parmi les morts, se trouve le commandant Stevens, qui dirigeait l'équipe des 105 soldats belges travaillant à la poudrière.

Les premiers secours furent organisés rapidement, par les services sanitaires belges, français et anglais.

Besoin que les premiers déblayements ont été opérés, les ouvriers survivants sont revenus sur les lieux du sinistre, et méthodiquement, avec le plus grand calme, ils ont commencé le travail de restauration des ateliers, qui sera poursuivi partout où cela sera possible.

M. de Broqueville, ministre de la guerre belge, a télégraphié du front pour féliciter les ouvriers, dont la vaillance mérite les plus grands éloges. Le ministre a annoncé que les salaires des victimes seront payés intégralement aux familles jusqu'à la fin de la guerre.

Les obsèques des victimes ont eu lieu mardi au Havre. Le Gouvernement français était représenté par M. Albert Métin, ministre du travail; — qui a prononcé un discours — et par M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé. Le général Gossot était désigné par le sous-secrétariat d'Etat aux munitions.

SOLUTIONS DU

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Lieutenant GERVAISE, 2^e zouaves de marche : le 6 juin, a brillamment conduit sa section à l'assaut des tranchées allemandes. A été blessé grièvement arrivant à la deuxième ligne. A refusé de se laisser transporter à l'arrière et est resté au milieu de ses hommes leur donnant un superbe exemple de courage et d'abnégation. N'a consenti à se laisser évacuer qu'après l'achèvement de l'organisation de la tranchée occupée.

Sous-lieutenant ME LAYER, 264^e d'infanterie : a été grièvement blessé en entraînant sa section à l'assaut des tranchées ennemis.

Sergeant BEZARD, 261^e d'infanterie : blessé en montant à l'assaut, a continué à entraîner sa section en avant. A été de nouveau blessé grièvement.

Sergeant GARANDEAU, 264^e d'infanterie : blessé dès le début de l'attaque, s'est pansé lui-même. A continué à combattre bravement pendant deux jours, montrant en toutes circonstances le plus bel exemple à ses hommes.

Sergeant LACROIX, 2^e de marche de zouaves : sujet remarquablement brave et audacieux. A gagné ses galons de caporal et de sergeant sur les champs de bataille. Depuis le début de la campagne, cité pour avoir sauvé un officier blessé sous un feu violent, cité pour avoir conduit avec succès une équipe de ciseailleurs, le 27 décembre. A entraîné sa section l'assaut du 6 juin avec un entraînement remarquable, faisant de nombreux prisonniers et infligeant de sérieuses pertes à l'ennemi.

Caporal GEHIN, 2^e de marche de zouaves : le 6 juin 1915, est arrivé l'un des premiers dans les tranchées allemandes, a pris l'initiative de faire une patrouille dans un bois situé à plus de cent mètres en avant du nouveau front et explore ensuite un boyau de communication allant vers l'ennemi; n'a cessé de monter pendant l'action une activité et un sang-froid remarquables. A déjà été blessé deux fois depuis le début de la campagne, dont une fois très grièvement. Réputé dans sa compagnie pour sa calme bravoure.

Captaine RICHER, état-major d'une brigade d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne et particulièrement ensuite pendant les dernières opérations du 6 au 16 juin les plus brillantes qualités de dévouement, d'abnégation, de puissance de travail et de bravoure, dans les fonctions d'officier d'état-major de la brigade dont il s'acquitte avec une grande compétence.

Sous-lieutenant PAPELIER, 51^e d'artillerie : officier plein d'entrain et d'intelligence. A déployé dans le commandement d'une batterie de lance-bombes les plus belles qualités d'énergie et de sang-froid. Blessé grièvement par l'éclatement d'un obus de gros calibre, est resté galement à son poste pour donner à ses hommes, fatigués et éprouvés par le feu et les privations, l'exemple de l'abnégation. Ne s'est laissé évacuer que vaincu par la douleur.

Sous-lieutenant LE CHAUVE-DEVIGNY, 261^e d'infanterie : grièvement blessé, le 6 juin, en entraînant sa section à l'assaut des tranchées ennemis.

Soldat LÉGER, 282^e d'infanterie : d'un rare courage, s'est signalé maintes fois par son audace et son sang-froid. A reçu, le 17 mai, une très grave blessure au bras gauche.

Soldat DUMAS, 289^e d'infanterie : le 21 mai, à l'attaque des tranchées allemandes, a eu une conduite absolument remarquable et s'est battu avec le plus grand courage. A été grièvement blessé.

Miréotal des logis GASSIE-POURTAU, 4^e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique : rempli depuis plusieurs mois les fonctions de chef de l'équipe téléphonique du groupe avec un dévouement sans limite et un mépris absolu du danger. Blessé grièvement, le 10 juin, en réparant des lignes téléphoniques

près des tranchées de première ligne sous un violent bombardement.

Soldat RENARD, 289^e d'infanterie : au combat, a assuré le ravitaillement de munitions avec la plus grande bravoure et sous un feu violent d'artillerie. A été grièvement blessé.

Soldat MOREL, 282^e d'infanterie : tireur à une section de mitrailleuses, d'un dévouement à toute épreuve. Ses chefs ayant été mis hors de combat le 28 mai, et ayant la jambe droite brisée, n'a cessé d'exhorter ses camarades à rester à leur pièce bien qu'exposé à un feu très violent d'artillerie lourde, et, malgré sa douleur, réussit pas ses encouragements et sa bonne humeur à les maintenir à leur place.

Soldat MORVAN, 329^e d'infanterie : excellent soldat qui choisit toujours les postes les plus dangereux, a combattu à coups de grenades pendant deux heures, allant assaillir l'ennemi en rampant en dehors des boyaux, et en se portant jusqu'à la hauteur de sa barrière pour assurer l'efficacité de ses coups. A, par sa belle conduite, provoqué les cris d'admiration de tous ses camarades auxquels il a donné l'exemple du plus grand courage.

Sous-lieutenant MACÉ, 10^e bataillon de chasseurs : officier remarquable au feu. Charge de la défense d'un barrage à 15 mètres de l'ennemi, a contribué par son exemple et sa bravoure communicative à contenir plusieurs attaques allemandes. A chargé par deux fois à la tête de ses grenadiers, pour appuyer des attaques françaises. Est resté à son poste trois jours et quatre nuits, malgré une blessure reçue au cou dès la première journée.

Soldat COMPIN, 282^e d'infanterie : d'un courage remarquable, s'est porté en avant avec quelques hommes chargeant à la baïonnette pour prendre une position sur un emplacement voisin des tranchées ennemis. A reçu une très grave blessure au bras gauche.

Adjudant VIMARD, 20^e d'infanterie : a entraîné brillamment sa section à l'attaque des tranchées ennemis. A été blessé deux fois depuis le début de la campagne, dont une fois très grièvement. Réputé dans sa compagnie pour sa calme bravoure.

Captaine RICHIER, état-major d'une brigade d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne et particulièrement ensuite pendant les dernières opérations du 6 au 16 juin les plus brillantes qualités de dévouement, d'abnégation, de puissance de travail et de bravoure, dans les fonctions d'officier d'état-major de la brigade dont il s'acquitte avec une grande compétence.

Sous-lieutenant PAPELIER, 51^e d'artillerie : officier plein d'entrain et d'intelligence. A déployé dans le commandement d'une batterie de lance-bombes les plus belles qualités d'énergie et de sang-froid. Blessé grièvement par l'éclatement d'un obus de gros calibre, est resté galement à son poste pour donner à ses hommes, fatigués et éprouvés par le feu et les privations, l'exemple de l'abnégation. Ne s'est laissé évacuer que vaincu par la douleur.

Sous-lieutenant LE CHAUVE-DEVIGNY, 261^e d'infanterie : grièvement blessé, le 6 juin, en entraînant sa section à l'assaut des tranchées ennemis.

Soldat LÉGER, 282^e d'infanterie : d'un rare courage, s'est signalé maintes fois par son audace et son sang-froid. A reçu, le 17 mai, une très grave blessure au bras gauche.

Soldat DUMAS, 289^e d'infanterie : le 21 mai, à l'attaque des tranchées allemandes, a eu une conduite absolument remarquable et s'est battu avec le plus grand courage. A été grièvement blessé.

Miréotal des logis GASSIE-POURTAU, 4^e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique : rempli depuis plusieurs mois les fonctions de chef de l'équipe téléphonique du groupe avec un dévouement sans limite et un mépris absolu du danger. Blessé grièvement, le 10 juin, en réparant des lignes téléphoniques

N° 158. Supplément au Bulletin des Armées de la République.

CITATIONS

(Suite)

Sous-lieutenant COLLETTE, 243^e d'infanterie : a entraîné sa section avec la plus belle ardeur à l'assaut des tranchées ennemis sous un feu violent d'artillerie, de mitrailleuses et d'infanterie. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant MAQUINGHEM, 243^e d'infanterie : chef de section plein d'entrain. A été mortellement blessé de plusieurs balles, à la tête de ses hommes qu'il conduisait à l'assaut des tranchées ennemis, sous le feu violent des mitrailleuses, de l'artillerie et de l'infanterie.

Sous-lieutenant SAISON, 213^e d'infanterie : tué à la tête de sa section qu'il conduisait à l'assaut des tranchées ennemis, sous un feu violent d'artillerie.

Caporaux PENARD et MALAGRE, 93^e d'infanterie : le 7 juin, à l'attaque des positions ennemis, sont allés sous un feu violent d'artillerie ennemie, porter secours à leur chef de bataillon grièvement blessé et l'ont ramené dans nos lignes. Ont rejoint aussitôt leurs escouades qu'ils ont conduites avec un entraînement admirable.

Sous-lieutenant CROXO, 243^e d'infanterie : a été tué en entraînant courageusement sa section à l'assaut d'une tranchée ennemis, sous un feu extrêmement violent.

Chef de bataillon DE BLAINVILLE, 64^e d'infanterie : très brillant officier, avait su inspirer à son bataillon l'ardeur qui l'anima, a conduit de la plus vaillante manière sa troupe à l'assaut. Tué glorieusement à sa tête le 9 juin.

Médecin aide-major LHOSTE, groupe de brancardiers de la division : a monté pendant les journées des 7, 8, 9 et 10 juin, un dévouement et un zèle au-dessus de tout éloge, passant de nombreux blessés dans un village exposé à un feu violent et assurant rapidement leur évacuation dans des conditions très périlleuses. Fortement contusionné lui-même par un éclat d'obus, n'en a pas moins continué à assurer son service. A déjà donné de nombreuses preuves de son mépris du danger.

Sous-lieutenant GOUSSET, 6^e génie : étant chef de chantier dans une attaque de mine, et une de ses galeries venant d'être partiellement démolies par une mine allemande, s'est porté aussitôt avec le plus grand sang-froid au secours de ses hommes ensevelis sous les débris de l'écoule. A tenté à deux reprises de les dégager et n'a renoncé à son courage et généreux projet que terrassé par un commencement d'asphyxie qui a gravement compromis sa santé, donnant ainsi à tous le plus bel exemple d'attachement et de dévouement à ses sapeurs (5 juin 1915).

Sous-lieutenant DUPONT, 64^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure; son capitaine et deux autres officiers ayant été mis hors de combat le 7 juin, a mené vigoureusement sa compagnie, l'a tenue trois jours en mains, sous un feu d'artillerie violent et prolongé. A fait preuve d'un courage, d'un entraînement digne admirables.

Soldat SERRE, 92^e d'infanterie : a été le 29 novembre 1914, frappé mortellement en sortant d'une tranchée, malgré le feu violent de l'artillerie ennemie, pour porter un ordre donnant ainsi un bel exemple de courage et de dévouement.

Soldat VERGNE, 92^e d'infanterie : a fait preuve, le 13 novembre 1914, de sang-froid et d'un grand courage en allant à plusieurs reprises, porter à sa section les ordres de son commandant de compagnie, malgré une pluie de balles et d'obus: a été la troisième fois, mortellement blessé.

Soldat VASSEL, 92^e d'infanterie : s'est présenté le 14 novembre 1914, pour accomplir une mission qui, déjà, avait coûté la vie à deux de ses camarades. A été tué.

Soldat AUTUN, 93^e d'infanterie : a été le 29 novembre 1914, frappé mortellement en sortant d'une tranchée, malgré le feu violent de l'artillerie ennemie, pour porter un ordre donnant ainsi un bel exemple de courage et de dévouement.

Soldat VERGISAC, 92^e d'infanterie : mortellement atteint d'un éclat d'obus, le 25 août 1914, a reçu deux blessures en abordant la tranchée allemande. A néanmoins conduit ses hommes jusqu'à la position, est tombé épuisé en criant : « En avant ! »

Sergent MAYNIERES, 93^e d'infanterie : le 7 juin 1914, dans une situation critique, a été sa porteur de lui-même à un endroit périlleux où il fut mortellement frappé dès son arrivée.

Soldat GESLAIN, 92^e d'infanterie : excellent soldat, courageux qui voulait gagner ses galons sur le champ de bataille. Parti le premier à l'assaut, le 13 novembre 1914, a été tué tout en tête de la compagnie.

Soldat TRARIEUX, 92^e d'infanterie : le 17 novembre 1914, dans une situation très critique, a été sa porteur de lui-même à un endroit périlleux où il fut mortellement frappé dès son arrivée.

Sergent-major LESAFFRE, 243^e d'infanterie : déjà blessé au début de la campagne et cité à l'ordre du régiment s'est de nouveau distingué au combat du 10 juin, son chef de section étant blessé a pris le commandement de sa section pour la porter à l'assaut d'une tranchée ennemie sous un feu violent d'infanterie, d'artillerie et de mitrailleuses et tombé grièvement blessé.

Sergent VANDENBROUCK, 327^e d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne un entraînement remarquable en toutes circonstances ; s'est toujours présenté pour diriger les patrouilles les plus périlleuses. A

été blessé en se portant en avant pour aller chercher le corps de son capitaine pendant le combat du 13 juin.

Sergents FORT et MOTTE, caporal DEROC, soldat CHIRAU, 243^e d'infanterie : chargés d'organiser la partie gauche de la tranchée conquise plus particulièrement menacée, sont montés sur le parapet et ont ouvert un feu sur une mitrailleuse braquée à moins de 100 mètres. Ont été tués bravement à leur poste.

Caporal DUPIN, 243^e d'infanterie : superbe attitude au feu. A relevé plusieurs blessés dont un officier de son bataillon, sous un feu violent d'infanterie, de mitrailleuses, d'artillerie lourde et de campagne. Le 11 juin avec deux hommes a par son attitude résolue, fait prisonnier un petit poste allemand composé d'un sergent-major et de dix hommes.

Sergent PARA, 327^e d'infanterie : étant lui-même blessé à l'épaule a ramené sur son dos et sous un feu très violent un de ses officiers grièvement blessé, puis est immédiatement retourné à sa compagnie dans les tranchées conquises.

Abbé LESTIENNE, aumônier titulaire d'un groupe de brancardiers : depuis le début de la campagne se dévoue sans se lasser ; s'est fait remarquer par son mépris absolu du danger. A été gravement blessé le 10 juin alors qu'il se trouvait dans les tranchées au milieu des soldats d'un des régiments de sa division.

Abbé FOURNIER, aumônier volontaire d'un groupe de brancardiers : mort glorieusement le 10 juin alors que dans les tranchées il remplaçait les devoirs de son ministère et enflammait le courage des soldats de la division qui se disposaient à s'élancer à l'assaut des retranchements ennemis.

Caporal BOUVEYRON, 75^e d'infanterie : a toujours fait preuve d'un grand courage.

Blessé une première fois et revenu au front, a été blessé de nouveau au cours des combats du 8 juin.

Brigadier METIVIER, 51^e d'artillerie : parti avec la ligne d'attaque en face de la tranchée allemande pour faire liaison, a été projeté par l'explosion d'un obus et est resté paralysé pendant quelque temps. Dès qu'il a pu se mouvoir, a rejoint son poste et y a déployé la plus grande ardeur et le plus grand courage. A été de nouveau, par deux fois, renversé par les explosions sans cesser de poursuivre sa tâche (7-13 juin).

Soldat GALLAIS et BERNARD, 65^e d'infanterie : marchant en tête d'une section qui devait nettoyer la tranchée allemande ont fait preuve du plus grand sang-froid en tuant deux allemands qui lançaient des grenades et en utilisant leur approvisionnement ce qui leur permit à leur section de refouler une violente contre-attaque.

Soldat HERVOUET, 93^e d'infanterie : le 7 juin a montré le plus grand sang-froid à l'attaque des tranchées ennemis. A tué un Allemand à l'aide de ses grenades au moment où ce dernier allait mettre le feu aux mines préparées par l'ennemi.

Soldat LE CUEN, 93^e d'infanterie : blessé grièvement d'un éclat d'obus, le 7 juin, est tombé en disant : « Je vais peut-être mourir, mais ça ne fait rien, c'est pour la France ! »

Soldat LOISEAU, 93^e d'infanterie : le 8 juin, après la prise de X... a porté et soutenu pendant trois kilomètres son capitaine blessé et éprouvé, essayant le feu de l'artillerie allemande, et est revenu de suite prendre son poste de combat.

Soldat GUILLET, 93^e d'infanterie : excellent et très énergique soldat. Au cours d'un bombardement de nuit particulièrement intense qui semblait être le signe d'une attaque ennemie, s'est porté spontanément à découvert devant sa pièce pour mieux faire le guet et en disant : « Qu'ils viennent donc, les boches, nous sommes un peu là ! » (8 juin).

Soldat DUBAN, brancardier, 36^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage et du plus grand dévouement en n'hésitant pas à se porter au secours de soldats d'autres corps sous un bombardement d'une extrême violence. A été blessé pendant qu'il donnait, sous le feu, ses soins aux blessés.

Soldat BONNEAU, téléphoniste, au 64^e d'infanterie : parti le 7 juin, avec la deuxième vague d'assaut, et son chef d'équipe ayant été tué, a monté son poste téléphonique dans la tranchée allemande dès qu'elle a été envahie. A maintenu la communication, pendant le bombardement, avec une bravoure et un dé-

vouement au-dessus de tout éloge. Soldat d'une bravoure exceptionnelle.

Canonnier GARNIER, 51^e d'artillerie : s'est tenu, le 7 juin, pendant tout le temps nécessaire, monté sur un talus, malgré un feu violent, pour faire des signaux entre la première ligne d'attaque et l'observatoire de l'artillerie. Voyant ensuite le brigadier de liaison renversé par un obus, a pris sa place sans hésiter pour dérouler sa ligne en terrain découvert.

Lieutenant BLANCPAINET et caporal THOREAU, escadrille M. F. 54 : ont donné un bel exemple de courage et d'énergie. Pendant un réseau de feu de fléau, dont la rapidité de pose assure l'organisation rapide des positions conquises sur l'ennemi et permet de repousser plus facilement les contre-attaques de ce dernier.

Capitaine FRAISSE : soldats DEVOILLE, PELLETIER, PATERON, 42^e d'infanterie ; THIERRY, LESIMPLE, 26^e d'infanterie ; sergeant NOUGAILLAC, 2^e zouaves de marche ; soldats ROMPS, 45^e d'infanterie ; PREAULT, 3^e zouaves de marche ; DAVY, 26^e d'infanterie : très belle conduite à l'assaut des tranchées allemandes, le 13 juin. Très grièvement blessés.

Soldats LEGUEN-GOULVAIN, 87^e territorial d'infanterie, DUMAS et BERTRAND, 7^e gendre : très belle conduite pendant un bombardement imposé à sa batterie soumise au milieu des soldats d'un des régiments de sa division.

Captaine PASCAL, 11^e d'artillerie à pied : officier excellent, d'un courage et d'une énergie à toute épreuve. A pris part aux combats des 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 juin. Tant par la discipline imposée à sa batterie soumise au milieu des soldats d'un des régiments de sa division.

Captaine BALTHAZARD, 11^e d'artillerie à pied : excellent officier d'un courage, d'un sang-froid et d'une habileté des plus remarquables ; a pris part à de nombreuses affaires et notamment aux combats des 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 juin ; a largement contribué au succès des assauts.

Lieutenant BEZIAT, 96^e d'infanterie : a, le 10 juin, mené avec le plus bel entraînement à l'assaut, est parvenu jusqu'au bord d'un entonnoir fortement occupé par l'ennemi. A été tué, alors que, luttant avec la dernière énergie, il venait de dire à ses hommes cette phrase héroïque d'encouragement : « Regardez, les poils, comment un officier français jette les bombes. »

Sous-lieutenant GAUT, 322^e d'infanterie : dans la contre-attaque du 10 juin, a, d'un élan magnifique et malgré une première blessure, entraîné à l'assaut des groupes de soldats d'un corps voisin privés de leurs chefs. Blessé à nouveau et grièvement, est tombé en criant à ses hommes : « Du courage, en avant ! »

Captaine BERTOMIEU, 96^e d'infanterie : en campagne depuis le 2 août 1914, a, le 10 juin 1915, au cours d'un orage pendant lequel les Allemands fusillaient les tranchées, les canonnaient et les couvraient de bombes, donné un bel exemple de courage et de mépris de la mort, en regardant à plusieurs reprises par-dessus le parapet. A été tué d'une balle au front alors qu'il exhortait ses hommes à redoubler de vigilance et leur criait : « Ce n'est pas le moment d'avoir peur, il faut avant tout voir. »

Sous-lieutenant DRIE, 64^e d'infanterie : blessé d'un éclat d'obus au genou, ayant l'heure de l'attaque, ne s'est même pas fait panser et a conservé, depuis, le commandement de sa fraction qu'il a conduite à l'assaut malgré les difficultés qu'il éprouvait à marcher. A conservé son commandement pendant trois jours sous un feu violent d'artillerie. Officier d'une énergie héroïque.

Sous-lieutenant QUELENNEC, 137^e d'infanterie : bien que blessé d'un éclat d'obus aux reins dans les tranchées, pendant la période de bombardement, a voulu participer à l'assaut, et n'a quitté la compagnie que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie.

Sous-lieutenant GUILLET, 140^e d'infanterie : officier d'une hardiesse éprouvée. A été cité à l'ordre de la division. S'est fait tuer en brave à la tête de sa section, pendant l'organisation de la position que son bataillon venait d'enlever (7-11 juin).

Sous-lieutenant ZUDT, 140^e d'infanterie : jeune et brillant officier, homme de devoir. Est tombé, le 9 juin 1915, à la tête de sa section, en enlevant un retranchement ennemi.

Sous-lieutenant CABANETOS, 137^e d'infanterie : blessé, le 7 juin, dès le début de l'attaque, a entraîné sa section à l'assaut et ne s'est laissé évacuer que lorsque sa compagnie a été relevée.

Adjudant FOUCHER, 64^e d'infanterie : blessé grièvement après l'assaut victorieux du 7 juin, a dit : « Cela n'est rien, nous y sommes, vive la France ! »

Adjudant SCARLAT, 61^e d'infanterie : a levé brillamment sa section le 7 juin ; patrouilleur intrépide, bravoure extraordinaire. A déjà été l'objet d'une citation.

Adjudant GANDE, 140^e d'infanterie : sous-officier d'une bravoure superbe, déjà cité à l'ordre du corps d'armée, le 13 novembre 1914. Tué à la tête de sa section qu'il a su maintenir dans un ordre parfait sur une position conquise, infligeant un bombardement d'une extrême violence.

Sergent LEGERON, 137^e d'infanterie : pendant l'attaque du 7 juin s'est dépensé sans compter, donnant toujours à ses hommes un bel exemple de courage et d'énergie. Pendant une contre-attaque allemande, est parti seul, comme volontaire, sous une pluie de balles et d'obus, porter un ordre au poste téléphonique distant de 150 mètres. Après avoir accompli sa mission, a repris aussitôt sa place à sa section.

Captaine RAMAS, 39^e territorial d'infanterie : a rendu les plus grands services à l'armée par l'ingéniosité apportée dans l'invention d'un réseau de fil de fer, dont la rapidité de pose assure l'organisation rapide des positions conquises sur l'ennemi et permet de repousser plus facilement les contre-attaques de ce dernier.

Sergent FRAISSE : soldats DEVOILLE, PELLETIER, PATERON, 42^e d'infanterie ; THIERRY, LESIMPLE, 26^e d'infanterie ; sergeant NOUGAILLAC, 2^e zouaves de marche ; soldats ROMPS, 45^e d'infanterie ; PREAULT, 3^e zouaves de marche ; DAVY, 26^e d'infanterie : très belle conduite à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sergent L'ISSERAND, 1^r génie : blessé grièvement dans une opération, a continué à commander les hommes du poste placé sous ses ordres jusqu'à la fin de l'action. Mort des suites de sa blessure.

Captoral DARRÉ, 46^e d'infanterie : après l'explosion d'une mine allemande qui avait enseveli plusieurs hommes, s'est présenté avec audace, sous un bombardement intense, pour sauver les victimes de l'explosion et a réussi à retirer vivant un de ses camarades.

Captoral ROUAS, 1^r génie : après avoir rempli complètement une mission dont il était chargé, et en avoir rendu compte, s'est joint à une fraction d'infanterie pour combattre.

Captaine HALTER, en religion sœur SAINT-CHARLES, de la congrégation de la doctrine chrétienne : s'est dépassé sans compter au chevet des malades militaires de l'hôpital auxiliaire n° 15 à Nancy. A fait preuve d'un dévouement et d'une détermination au-dessus de tout éloge, a contracté par contagion une fièvre typhoïde à laquelle elle a succombé, le 17 mai.

Sapeur mineur FLAMENT, 1^r génie : après avoir rempli une mission dont il était chargé, a pris un fusil, et est allé en tête d'une fraction d'infanterie à l'assaut d'une tranchée allemande.

Sapeur mineur GAUDRAY, 1^r génie : blessé grièvement dans une opération, est resté à son poste jusqu'à la fin de l'action. Est mort des suites de ses blessures.

Soldat WARENGHEN, 8^e bataillon de chasseurs : le 23 mai, nos sapeurs s'étant rencontrés avec l'ennemi, au cours d'un travail souterrain, et ayant dû se retirer devant les coups de feu, s'est présenté comme volontaire pour chasser à coups de revolver le sapeur allemand qui s'enfuyait dans la galerie de mine, sans s'inquiéter du danger des gaz asphyxiants qui avaient envahi la galerie ; s'est porté bravement en avant et n'a été arrêté dans sa course que par l'explosion d'une charge d'explosif que l'ennemi avait fait jeter.

Captaine BERNARDEAU, 32^e d'infanterie : le 30 avril, son chef de bataillon venant d'être tué, a pris le commandement du bataillon et y a montré les plus belles qualités militaires. Glorieusement tué, le 16 juin, à l'assaut des ouvrages allemands.

Captaine de cuirassiers DADVARD, détaillé au 66^e d'infanterie : cœur chaud et vibrant, remarquable entraîneur d'hommes ; venu, sur sa demande, dans l'infanterie pour mettre au service de la patrie d'admirables qualités militaires. Est tombé glorieusement à la tête de sa compagnie en l'entraînant à l'assaut, le 27 avril.

Lieutenant GUILLEMIE, 3^e zouaves de marche : officier d'une haute valeur qui, depuis le début de la campagne, s'était affirmé en toutes circonstances et en particulier au feu, homme de décision, d'énergie et de dévouement. A fait preuve, en maintes circonstances, de qualités exceptionnelles d'entraîneur d'hommes. Frappé mortellement, le 6 juin, en escaladant, le premier de sa compagnie, la tranchée ennemie. Est tombé en prononçant simplement ces mots : « Vive la France ! » qu'il répétait encore pendant son transport au poste de secours.

Captaine OZANNE, 32^e d'infanterie : le 30 avril, a pris le commandement de son bataillon, en plein combat. A montré un sang-froid et un coup d'œil remarquables. A su, par l'habileté de ses dispositions, assurer la possession du terrain conquisé.

Captaine AGUILLO, 3^e zouaves de marche : s'est mortellement frappé, le 6 juin 1915, en entraînant ses hommes à l'assaut des tranchées ennemis avec un élan remarquable.

Sous-lieutenant GLATRON, 66^e d'infanterie : jeune officier plein d'ardeur et de feu ; est tombé glorieusement à la tête de sa section qu'il menait brillamment à l'assaut, le 27 avril.

Captaine FOMBEUR, 66^e d'infanterie : officier modèle, ayant conquis tous ses grades, depuis le début de la campagne, à la pointe de son sabre ; est tombé glorieusement, au champ d'honneur, en portant sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant GLATRON, 66^e d'infanterie : jeune officier plein d'ardeur et de feu ; est tombé glorieusement à la tête de sa section qu'il menait brillamment à l'assaut, le 27 avril.

Captaine OZANNE, 32^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand dévouement dans l'organisation de postes de secours pendant un violent bombardement. A été grièvement blessé.

Captaine AGUILLO, 3^e zouaves de marche : s'est lancé avec une magnifique bravoure, à la tête de quelques volontaires, pour repousser les Allemands, faisant irruption dans une tranchée ; est tombé glorieusement au cours de la charge.

Captoral EMMERIAU, 32^e d'infanterie : le 30 avril, s'est offert pour conduire, pendant la nuit, l'équipe des porteurs de bombes et de casse-tête en disant à son lieutenant : « Nous allons volontairement à la mort. » Est tombé glorieusement avec tous ses camarades.

Captoral JUQUOIS, 32^e d'infanterie : héroïque soldat, a été glorieusement frappé, le 30 avril, en partant à l'attaque ; a eu le courage, avant sa mort, d'écrire un billet ainsi conju : « Adieu, les copains, vengez mon sort. »

Sergent WOLKMANN, 140^e d'infanterie : sous-officier intrépide, médaillé le 19 février pour sa grande bravoure. A été tué le 7 juin, à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut de retranchements ennemis qui ont été enlevés.

Captaine PERTUS, 1^r groupe d'artillerie africaine : a toujours fait preuve d'une activité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Sans cesse en observation aux points du terrain les plus périlleux, réussit à obtenir de sa batterie le maximum d'efficacité, en particulier au cours des opérations des 6 et 7 juin, où, par la précision de son tir, déclencha le plus souvent de sa propre initiative, il a contribué très efficacement à aider à la marche en avant de l'infanterie, et a assuré avec le plus grand succès la protection des tranchées nouvellement conquises.

Captaine PERTUS, 1^r groupe d'artillerie africaine : a toujours fait preuve d'une activité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. Sans cesse en observation aux points du terrain les plus périlleux, réussit à obtenir de sa batterie le maximum d'efficacité, en particulier au cours des opérations des 6 et 7 juin où, par la précision et l'opportunité de son tir, déclencha le plus souvent de sa propre initiative, il a contribué très efficacement à aider à la marche en avant de l'infanterie, et a assuré avec le plus grand succès la protection des tranchées nouvellement conquises.

Sous-lieutenant FEIERSTEIN, escadrille 37 : le 11 juin, chargé d'une reconnaissance et ayant eu, dès le début, son avion atteint par des balles de shrapnells qui en compromettaient la tenue, a accompli entièrement sa mission dans une région très exposée au tir.

Sous-lieutenant FEIERSTEIN, escadrille 37 : le 11 juin, chargé d'une reconnaissance et ayant eu, dès le début, son avion atteint par des balles de shrapnells qui en compromettaient la tenue, a accompli entièrement sa mission dans une région très exposée au tir.

Sous-lieutenant FEIERSTEIN, esc

Sous-lieutenant BONNET, école d'aviation de Pau.
Chef de bataillon DE CHANALEILLES DE LA SAUMES, service G. V. C. de Troyes.
Lieutenant HOUPERT, 1^{er} tirailleurs.
Capitaine POULLE, service spéciaux 9^e région.

Chef d'escadrons DE WAUBERT DE GENLIS, état-major de la D. E. S. d'une armée : ancien officier démissionnaire. Très dévoué et très conscientieux s'acquitte avec beaucoup de zèle de ses fonctions. Officier très distingué.

Capitaine LE GOUZ DE SAINT-SEINE, 2^{es} dragons : ancien officier de l'armée active. A rempli avec beaucoup d'intelligence, de sang-froid et d'audace les fonctions d'officier de liaison pendant le début de la campagne. Blessé le 10 septembre 1914 d'une balle à la jambe. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant FAUQUET, 2^{es} dragons : a fait preuve en toutes circonstances de brillantes qualités militaires qui l'ont fait employer à maintes reprises à des missions de confiance et dangereuses. A été grièvement blessé le 2 novembre 1914. (Croix de guerre.)

Capitaine DU BOURG, 1^{er} dragons : commande son escadron depuis le début de la campagne ; a fait preuve des plus belles qualités militaires donnant à tous le meilleur exemple. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron D'USSEL, inspecteur des dépôts de chevaux d'une armée : ancienne de services dans l'armée active et zèle intelligent déployé dans l'organisation des dépôts de chevaux de l'armée qui dirige et où il obtient les meilleurs résultats.

Lieutenant HAMEL, 3^e de marche de chasseurs d'Afrique : nombreuses annuités et campagnes antérieures. A demandé au moment de la mobilisation à faire campagne sur le front. Officier du peloton sérieux, conscient et très militaire. (Croix de guerre.)

Capitaine DE SAHUQUE, 5^e d'artillerie lourde : officier d'un très beau caractère et d'une haute valeur morale ; malgré son âge (cinquante-huit ans), remplit avec la plus grande conscience et une très heureuse autorité les fonctions de chef du groupe des échelons, d'un très bon exemple pour tous les officiers du groupe. Sur le front depuis le 26 septembre 1914.

Capitaine DEVALZ, 10^e hussards : a brillamment conduit son escadron et a fait preuve de beaucoup de sang-froid sous le feu, en particulier le 3 novembre et le 17 décembre 1914. (Croix de guerre.)

Lieutenant MONTASSIN, escadrille M. S. 15 : s'est distingué par des qualités de volonté, de sang-froid et de jugement qui lui ont valu l'estime et la confiance de tous. Le 15 mai a engagé un combat avec un aviaire et essayé un feu violent sans pouvoir riposter efficacement par suite de l'enrayage de son arme. Le 16 mai 1915, a eu l'appareil qu'il montait traversé par un éclat d'obus. (Croix de guerre.)

Capitaine LAPARRE DE SAINT-SERNIN, état-major d'une division d'infanterie : ancien lieutenant démissionnaire et, depuis 28 ans, capitaine de réserve, s'est efforcé, en temps de paix, de se tenir au courant du service d'état-major et y a réussi ; dès la déclaration de guerre, a réclamé, malgré ses soixante et un ans, la faveur de servir sur le front et, depuis qu'il l'a obtenue, accompli avec entrain et vigueur toutes les fonctions incomptables à un officier d'état-major en campagne. (Croix de guerre.)

Capitaine DE BOURBON BUSSET, de l'état-major d'un détachement d'armée : chargé d'un service très important dans un état-major d'armée, l'a constamment accompagné de la façon la plus brillante et a rempli avec un complet succès toutes les missions dont il a été chargé. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant LEDUC, 1^{er} rég. de dragons : a été très grièvement blessé à la figure par une balle qui lui a traversé la langue et brisé plusieurs dents, pendant qu'il était de liaison dans une situation très périlleuse, la nuit du 31 octobre 1914. A demandé à revenir le plus tôt possible sur le front. (Croix de guerre.)

Lieutenant AUBERT, 2^{es} dragons : très bon officier, fort intelligent et cultivé, doué des meilleures qualités a fait preuve de beaucoup de zèle et d'énergie en sollicitant malgré son âge (cinquante-deux ans) un emploi dans le service actif et le commandement d'un peloton sur le front. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant THIBAULT, 1^{er} cuirassiers : dans les journées du 5 au 8 novembre 1914 n'a cessé de donner le plus grand exemple de courage et de sang-froid en maintenant son peloton malgré des pertes sérieuses sous un feu violent d'artillerie ennemie. A été grièvement blessé. (Croix de guerre.)

Capitaine POPULUS, 50^e d'artillerie : commande une section de munitions depuis le début de la campagne. Officier de réserve d'un zèle et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. A une section remarquablement tenue. A toujours fait preuve d'énergie et de sang-froid.

Chef d'escadrons DE KERENFLEK-KERNESNE, état-major de la 1^{re} région, et PRESSEQ, commandant les dépôts des 2^{es} 5^{es} chasseurs d'Afrique.

Vétérinaire-major MERLE, Q. G. d'un corps d'armée : figurait au tableau de concours de 1914. Affecté aux services spéciaux vétérinaires d'une région, est parti sur sa demande avec un corps d'armée. Vétérinaire du quartier général, a fait preuve d'une activité, d'un zèle, d'un dévouement dignes d'éloges. Malgré ses instances a dû être évacué pour maladie le 30 août 1914.

Vétérinaire-major LÉTARD : depuis le début de la guerre, fait le service de vétérinaire à un groupe A. D. S'est signalé par son zèle, son activité, son savoir professionnel.

Vétérinaire aide-major BORDÈS, 18^e d'artillerie : très bon vétérinaire militaire, intelligent et vigoureux. Nombreuses annuités et campagnes antérieures. Plein de zèle et de dévouement.

Vétérinaire aide-major GUILLAUME, gouvernement militaire de Paris. Vétérinaire-major FAIVRE, 2^{es} d'artillerie.

Chef d'escadron MAUNOURY, artillerie d'un corps d'armée : officier de complément très dévoué et très modeste, s'est donné beaucoup de peine pour organiser des sections uniquement composées d'hommes des réserves (hommes et cadres).

Capitaine BEUDANT, état-major d'une division : commandant une section de munitions d'infanterie, au début de la mobilisation, a été affecté, en octobre, à l'état-major. S'est très rapidement mis au courant du service du premier bureau, dans lequel il a été placé. Apporte un zèle et un dévouement remarquables à son travail. Officier animé d'un haut sentiment du devoir militaire.

Capitaine ANTOINE, groupe n° 15 d'un G.P.A. : capitaine de l'armée active, retraité à trente ans de services, dégagé de toutes obligations militaires, a repris du service pour la guerre. Commande sa section avec compétence, dévouement et conscience.

Capitaine FOURNERAUX, 2^{es} d'artillerie de camp : commande avec beaucoup d'autorité et de calme une batterie sur la ligne de feu depuis le 1^{er} avril 1915. Officier très méritant. (Croix de guerre.)

Capitaine PUISSANT, état-major d'une brigade : excellent officier, a demandé à être maintenu dans la réserve de l'active. Affecté à l'état-major d'une brigade, y a rendu les meilleures services en paix et en guerre. Officier intelligent, très actif, aimant le métier et faisant la guerre avec entrain. Blessé le 4 septembre 1914 d'un éclat d'obus à la jambe, évacué, est revenu sur le front à peine guéri. A toujours assuré parfaitement son service d'agent de liaison, même dans des conditions difficiles et périlleuses. (Croix de guerre.)

Capitaine COURTEMANCHE, parc d'artillerie d'un corps d'armée : ancienne de service, de très bons services et beaucoup de dévouement dans son emploi actuel.

Capitaine DE BARY, état-major d'une armée : ancien officier de l'armée active, breveté, plein de zèle, de courage et d'entrain, beaucoup de sang-froid. Remplit ses fonctions spéciales avec un tact, une discrétion et une compétence reconnue de tous ceux qui le voient.

Capitaine BORGES, 19^e d'artillerie : officier très méritant, qui a demandé à rester dans la réserve malgré son âge et qui commande avec beaucoup de zèle et d'énergie une section de munitions d'artillerie.

Lieutenant LE ROUX, 26^e d'artillerie : bien que dégagé de toute obligation militaire, a été très grièvement blessé à la figure par une balle qui lui a traversé la langue et brisé plusieurs dents, pendant qu'il était de liaison dans une situation très périlleuse, la nuit du 31 octobre 1914. A demandé à revenir le plus tôt possible sur le front. (Croix de guerre.)

Capitaine VIEILLARD, 44^e d'artillerie : a commandé successivement, depuis le début de la campagne, une section de munitions, par intérim un groupe et, depuis le 9 novembre, une batterie. Se montre commandant d'unité plein de prévoyance, commandant de batterie expérimenté et très allant, tirant très bien. Dans une affaire récente, s'est porté, en plein jour, à proximité de nos tranchées pour faire brèche dans le réseau

ennemi ; a continué le feu sous une pluie d'obus ennemis de tous calibres. (Croix de guerre.)

Capitaine AUGIER DE NOUSSAC, 11^e dragons : de BOISCELIN, service des remontes ; DE SESMAISONS, état-major de la 18^e région.

Chef d'escadrons DE VIRY, 11^e d'artillerie à pied : officier du plus grand mérite, s'est fait remarquer par son aptitude professionnelle et son énergie comme commandant d'une batterie qui a été cité à l'ordre du corps d'armée pour sa conduite au feu. Commande actuellement avec distinction l'artillerie légère d'un secteur du corps d'armée. (Croix de guerre.)

Capitaine LIMOZIN, état-major d'une brigade : officier très dévoué, modeste, ayant un sentiment élevé de ses devoirs, a rendu des services appréciés. Très vigoureux malgré son âge (cinquante-quatre ans). N'étant plus astreint au service militaire depuis onze ans, a été maintenu, sur sa demande, dans les cadres de la territoriale. A dix ans de grade de capitaine, a fait toute la campagne. Au cours d'opérations d'une durée de six mois a fait preuve d'endurance, d'énergie et de bravoure. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron HATIN, service des fabrications de l'aviation ; HERVEY, état-major de la 18^e région ; GUTTON, parc d'artillerie du 13^e corps ; FLICHON, état-major de la région du Nord.

Officiers d'administration CARLHANT, région du Nord ; THOMAS, inspection des forges de Toulouse.

Lieutenant THOMAS, 2^{es} escadron du train : excellent officier ; beaucoup de tenue et de commandement. Aussi modeste que méritant. Actif, dévoué, très bon collaborateur pour le service de l'intendance.

Lieutenant REYNAUD, 8^e escadron du train : nombreuses annuités. Ancien officier de l'active. Excellent commandant de compagnie, connaît admirablement son service.

Capitaine BATTAGLINI, 3^e escadron du train : commandant de compagnie énergique et pondéré, ayant un grand ascendant sur ses subordonnés. Apporte une sollicitude constante au bien-être de ses hommes et à l'entretien de son matériel.

Capitaine VALLOT, 14^e escadron du train : officier ancien très méritant. Très conscient, énergique et dévoué, exerce son commandement de façon irréprochable. Se consacre entièrement à son service et obtient d'excellents résultats.

Capitaine GIRON, 10^e escadron du train : excellent officier de complément, intelligent, travailleur, énergique et dévoué.

Lieutenant PINSEDEZ, commission d'une gare : officier très ancien, très modeste et très méritant qui ne ménage pas sa peine pour remplir avec tout le dévouement nécessaire les missions qui lui sont confiées et dont la modestie n'exclut pas le mérite.

Capitaines GREUX, 2^{es} escadron du train, et FOUILLC DE PARIDAC, 4^e escadron du train.

Capitaine THOMAS, 8^e génie : officier intelligent, énergique et dévoué. Toujours prêt à marcher. Très compétent au point de vue technique. A rendu de précieux services depuis le début de la campagne dans des circonstances parfois périlleuses. (Croix de guerre.)

Capitaine DESCAMPS, parc d'artillerie d'un corps d'armée : nombreuses annuités. Fait preuve du plus grand zèle dans l'accomplissement de ses devoirs militaires. S'est adonné à l'unité qu'il commande et en obtient les meilleurs résultats.

Capitaine FAYOLLE DU MOUSTIER, parc d'artillerie d'une armée : ancien officier de l'active, dégagé de toutes les responsabilités de ses devoirs militaires. S'est adonné à l'unité qu'il commande et en obtient les meilleurs résultats.

Capitaine FAYOLLE DU MOUSTIER, parc d'artillerie d'une armée : ancien officier de l'active comptant plus de vingt ans de services dans l'armée active. Excellent officier de grande valeur morale et professionnelle.

Capitaine DE L'ESPÉE, artillerie d'une division : a repris volontairement le service pour la durée de la guerre. Âgé de cinquante-six ans. Commandant de batterie extrêmement dévoué, fait preuve du plus grand sang-froid aux postes d'observation exposés au feu de l'ennemi. (Croix de guerre.)

Capitaine LE BANNEUR, 1^{er} d'artillerie à pied : officier plein de dévouement qui, malgré son âge, commande sa batterie dans d'excellentes conditions et a fait preuve d'énergie en toute circonstance. Extrêmement méritant. (Croix de guerre.)

Capitaine KAUFFMANN, artillerie d'un détachement d'armée : ancien officier de l'armée active. A été pendant les cinq premiers mois de la campagne attaché à l'état-major d'une armée, où il a été signalé comme ayant fait preuve d'entrain, de sang-froid et de jugement dans différentes missions parfois dangereuses qu'il a eue à remplir comme officier de liaison. (Croix de guerre.)

Capitaine BICKART, adjoint à un régulateur : ancien officier de l'armée active, très dévoué, parfaitement au courant de ses fon-

tions, excellent auxiliaire pour le commissaire régulateur.

Capitaine NEYRET, artillerie d'une division : depuis le début de la campagne s'est acquitté d'une manière digne des plus grands éloges de ses fonctions spéciales. Belle attitude au feu. Officier de complément des plus méritants. (Croix de guerre.)

Capitaine HÉBERT, compagnie territoriale du génie 21/2 T : a, par son zèle, sa compétence, son énergie et son courage rendu les plus grands services dans les travaux d'organisation défensive et a été, de ce fait, cité à l'ordre de la division. Officier de complément des plus méritants. (Croix de guerre.)

Capitaine GIVELET, service d'état-major : sérieux, dévoué, sait maintenir parmi son personnel un excellent esprit et une discipline parfaite. A rendu en toutes occasions les meilleurs services dans son service de liaison, particulièrement dans les combats en octobre 1914. (Croix de guerre.)

Capitaines BELLON, 2^{es} d'artillerie ; LE PROVOST DE LA MOISSONNIÈRE, 43^e d'artillerie ; JEANCARD, atelier de construction de Lyon ; MOTELEY, conseil de guerre, 8^e région ; DE LAVALLÉE POUSIN, état-major ; BOUTERON, 30^e d'artillerie DUPUY, 58^e d'artillerie ; GRAVEAUD, 52^e d'artillerie.

Chef d'escadron HATIN, service des fabrications de l'aviation ; HERVEY, état-major de la 18^e région ; GUTTON, parc d'artillerie du 13^e corps ; FLICHON, état-major de la région du Nord.

Officiers d'administration CARLHANT, région du Nord ; THOMAS, inspection des forges de Toulouse.

Lieutenant COPE, compagnie du génie T. 3 : a constamment fait preuve du plus grand dévouement et du plus bel entraînement dans tous les travaux auxquels il a pris part.

Lieutenant VIDAL, 8^e génie : nombreuses campagnes. Excellent officier à tous les points de vue. Très dévoué et très actif. A, par son initiative intelligente et sa connaissance approfondie de la téléphonie, rendu d'inappreciables services depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Soldat SUPRA, 143^e d'infanterie : s'est bravement comporté au feu. Blessé grièvement le 20 août 1914. A été amputé de la jambe droite. Sergeant LAFONT, 143^e d'infanterie : belle attitude au feu. Blessé grièvement le 15 mars 1915. A été amputé du pied droit.

Soldat HALLET, 117^e d'infanterie : s'est bien comporté en toutes circonstances. A été grièvement blessé le 29 octobre 1914. A subi l'amputation de la cuisse gauche.

Soldat MARTIN, 117^e d'infanterie : bon soldat, dont la conduite n'a jamais laissé à désirer. Grièvement blessé le 22 février 1915, a subi l'enucleation de l'œil droit.

Soldat GELIN, 117^e d'infanterie : belle attitude au feu. A été grièvement blessé le 2 octobre 1915. A perdu complètement la vue.

Soldat VERGER, 117^e d'infanterie : a fait courageusement son devoir. Grièvement blessé le 21 août 1914. A été amputé du bras droit.

<p

contre-attaque qui a refoulé les Allemands d'un boyau dans lequel ils s'infiltrent.

Soldat MEYRE, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : au feu depuis le début de la campagne. A montré, en toutes circonstances, une bravoure remarquable. Le 21 juin 1915, a eu la main droite emportée par un éclat d'obus, et une grave blessure à la tête.

Soldat MOINOT, 9^e zouaves de marche : brancardier qui a toujours fait l'admiration de ses chefs par son courage et son dévouement. Le 25 juin 1915, a eu le genou fracturé par un éclat d'obus en transportant un blessé.

Adjudant DUMONT, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : excellent chef de section, ayant toujours donné l'exemple de l'initiative et de la crânerie sous le feu. Très grièvement blessé en faisant occuper et mettre en état de défense une position de première ligne rendue particulièrement dangereuse par un feu intense d'artillerie et de mitrailleuses allemandes.

Médecin auxiliaire ANGELÉ, 1^{er} mixte de zouaves tirailleurs : déjà cité à l'ordre de la division et de l'armée pour son dévouement et son courage, s'est encore distingué à ce double titre dans les journées des 16 et 17 juin 1915. Dans des tranchées récemment conquises, peu profondes, sans abri, n'a cessé de circuler sous un bombardement très violent pour panser sur place des blessés intransportables jusqu'à ce qu'il ait été atteint très gravement lui-même par une balle de mitrailleuse.

Caporal ZOURANE ARAB BEN ARESKI, 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs : attitude crâne et énergique au feu, donnant à son escouade l'exemple de la bravoure et du courage. Blessé le 15 mai 1915 dans une attaque, s'est fait panser au poste de secours, puis a rejoint la ligne de feu. A dû être renvoyé plus tard à l'ambulance pour extraction d'éclats d'obus et est retourné aussitôt à la compagnie. A été gravement blessé par éclat d'obus, le 18 juin 1915.

Soldat TONNIETTI, 9^e de marche de zouaves : agent de liaison, ayant constamment fait preuve de courage et de dévouement. Le 26 avril 1915, chargé de transmettre un ordre a été grièvement blessé par éclats d'obus, a perdu l'œil droit à la suite d'une des blessures reçues.

Soldat POINT, 66^e d'infanterie : a montré le plus grand courage au combat du 17 juin 1915 en se portant à l'attaque des tranchées ennemis. Grièvement blessé, a été amputé de la jambe gauche.

Sapeur mineur PONTILLON, 6^e génie : au front depuis le début de la campagne, a constamment fait preuve du plus grand dévouement. Blessé grièvement, le 18 juin 1915, au cours d'une mission périlleuse, a été amputé d'un bras.

Canonnière GIRON, téléphoniste, 49^e d'artillerie : n'a cessé de donner le plus bel exemple d'entrain et de bravoure et de dévouement dans la réparation des lignes téléphoniques sous le feu de l'ennemi. A déjà été cité à l'ordre du régiment pour sa brillante conduite lors d'un violent bombardement par l'artillerie lourde. A été très grièvement blessé par un éclat d'obus à son poste et dans l'exercice de ses fonctions, le 25 juillet 1915.

Sergent LEBON, 60^e bataillon de chasseurs : au cours d'une attaque ennemie où sa compagnie se trouvait presque complètement entourée, a fait preuve de la plus grande énergie et du plus grand courage, en maintenant ses chasseurs sur des positions dangereuses, exaltant leur courage et leur donnant l'exemple du mépris du danger.

Adjudant-chef MEURDRAT, 97^e d'infanterie : vieux sous-officier colonial qui, par son courage et son énergie, a, le 16 juin 1915, entraîné à l'assaut une section qui n'avait pas encore vu le feu.

Adjudant REVILLARD, 97^e d'infanterie : a fait toute la campagne ne cessant de faire preuve d'énergie et de courage. S'est particulièrement distingué, le 16 juin 1915, à l'attaque d'un cimetière.

Sergent CHRISTOPHE, 97^e d'infanterie : excellent chef de section qui, malade, le 15 juin, a rejoint le 16 juin 1915 pour participer à l'attaque, et y a fait preuve d'un courage et d'une énergie remarquables.

Adjudant PASCAL, 159^e d'infanterie : commandant, le 16 juin 1915, une section de mitrailleuses au cours d'une attaque, et blessé à la tête, a fait preuve de la plus belle énergie

en conservant le commandement de sa section sous un violent bombardement d'artillerie lourde ; n'a consenti à aller se faire soigner au poste de secours que quarante-huit heures plus tard une fois sa section relevée. Soldat MURE-RAVAUD, 159^e d'infanterie : jeune soldat de la classe 1914, toujours volontaire durant l'hiver pour les patrouilles dangereuses et la pose des défenses accessoires. Faisant partie d'un détachement de volontaires chargés de s'emparer à coups de grenades d'un élément de tranchée allemande, a combattu toute la nuit en tête du détachement. Est retourné au matin, seul, dans la tranchée ennemie pour aller chercher, au péril de sa vie, un camarade gravement blessé qu'il a réussi à ramener dans les lignes françaises.

Soldat CORTIAL, 159^e d'infanterie : jeune soldat d'un héroïque courage. Au cours des attaques des 16, 17 et 18 juin 1915, sa compagnie faisant liaison avec un régiment voisin et étant séparée du bataillon par un terrain découvert de 200 mètres, s'est proposé pour porter les renseignements à son chef de bataillon et aux petits postes. A accompli, sous le feu des mitrailleuses et des obus qui battaient ce terrain découvert, vingt-huit voyages avec une admirable audace, provoquant l'admiration de ses camarades auxquels il s'est contenté de dire : « Surveillez-moi, et si je tombe, qu'un autre vienne chercher les papiers. »

Sergent NOAILLES, 3^e d'infanterie : le 16 juin 1915, a entraîné ses hommes à l'assaut d'une tranchée allemande. S'en est emparé en tuant à bout portant plusieurs Allemands ; a pris une mitrailleuse et a gardé le terrain conquis avec quelques hommes qui lui restaient. A déjà été cité à l'ordre de l'armée.

Sergent MARTINEAU, 77^e d'infanterie : sous-officier d'élite, d'un entrain et d'un dévouement sans bornes. Dans le combat du 16 juin 1915, est parti à l'assaut des tranchées allemandes près du chef de bataillon avec un courage magnifique ; son chef étant tombé grièvement frappé, est revenu sous une pluie de balles porter des renseignements au commandement ; le lendemain, est allé à la faveur de la nuit jusqu'à l'opposition des défenses accessoires allemandes pour retrouver et rapporter le corps de son chef de bataillon.

Soldat MESTENIER, 23^e d'infanterie : le 13 novembre 1914, a été blessé d'un éclat d'obus au bras en allant avec son groupe protéger les travailleurs qui devaient détruire le réseau de fil de fer allemand. A été amputé.

Soldat TRILLAT, 2^e zouaves de marche : excellent soldat, toujours au premier rang. Le 14 juin 1915, a été grièvement atteint à la jambe droite par un éclat d'obus pendant qu'il faisait le coup de feu dans la tranchée. A subi l'amputation de la jambe.

Soldat MAGUE, 2^e bataillon de chasseurs : très bon soldat. Blessé le 23 septembre 1914. A été amputé de la main droite.

Soldat ROLLAND, 21^e rég. d'infanterie : brave soldat, blessé à son poste de combat, le 7 juin 1915. A été amputé de la cuisse.

Soldat GUILLARD, 60^e d'infanterie : bon et courageux soldat. A été grièvement blessé le 7 septembre 1914. A subi l'amputation de la cuisse droite.

Soldat GON, 60^e d'infanterie : bon et courageux soldat, ayant toujours fait complètement son devoir. Grièvement blessé, a été amputé de la jambe droite.

Soldat BEAUVOIR, 63^e division, 13^e section d'infirmiers : remplissait son devoir de brancardier quand il a été blessé à l'œil droit et à l'avant-bras gauche par des éclats d'obus. Très bon soldat. A perdu l'œil droit.

Soldat LAFONT, 13^e section d'infirmiers, 13^e division : se trouvait avec le groupe de brancardiers au moment d'une contre-attaque allemande et a été blessé par un éclat d'obus à l'œil gauche. Serviteur modèle. Gradoé plein de zèle et de dévouement. A perdu l'œil gauche.

Soldat COQUIN, 2^e zouaves : s'est conduit brillamment au combat du 23 août 1914.

Soldat de l'armée active, a entraîné ses camarades réservistes d'une façon merveilleuse. A été grièvement blessé et a subi l'amputation du bras droit.

Soldat MANIERE, 2^e zouaves : blessé au combat du 23 septembre 1914 en progressant sous le feu avec sa section. Grièvement blessé. A été amputé de la cuisse gauche.

Soldat WALDISBERG, 2^e zouaves : blessé à

l'ennemi. A assuré, en outre, la liaison avec une unité distante de 300 mètres en terrain découvert dans une zone particulièrement balayée par les balles. Enseveli par un obus, est resté évanoui près de trois heures et a pu rejoindre seul après avoir rempli sa mission. Maréchal des logis LAMBERT, 1^{er} d'artillerie lourde : chef de l'équipe téléphonique de sa batterie depuis le début de la campagne, s'est signalé en maintes circonstances par son dévouement et son mépris du danger, a toujours assuré la réparation des lignes aussi vite et aussi souvent qu'il était nécessaire, sans attendre que les bombardements aient cessé ou soient ralenti. Blessé grièvement à son poste le 17 juin 1915.

Caporal DEJULLY, 2^e de marche de zouaves : toujours fait preuve de courage au combat. Le 7 juin 1915, sous un bombardement d'une extrême violence, a montré une bravoure héroïque en maintenant sa troupe dans les tranchées conquises sur l'ennemi jusqu'au moment où il fut grièvement blessé à la jambe. N'a cessé de faire preuve d'un moral élevé, malgré une blessure qui a nécessité l'amputation.

Caporal CONTANT, 2^e de marche de zouaves : caporal très courageux, a été grièvement blessé, le 6 juin 1915, en se portant bravement à l'attaque des tranchées allemandes, a subi l'amputation de la cuisse.

Soldat GOURTAY, 25^e d'infanterie : excellent soldat, modèle de discipline et de bravoure, blessé le 13 février et le 30 avril 1915.

A été amputé d'une jambe.

Soldat METRO, 45^e d'infanterie : excellent soldat, très courageux et dévoué, qui a donné le meilleur exemple à ses camarades depuis le début de la campagne. A été grièvement blessé, le 17 juin 1915, dans la tranchée, et a dû être amputé du bras gauche.

Sergent LE MAITRE, 31^e d'infanterie : sous-officier dévoué et conscientieux. Très brave, a constamment donné un exemple d'énergie à ses hommes. A été grièvement blessé et a subi l'amputation du bras gauche.

Soldat PETIT, 25^e d'infanterie : après avoir

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

de la jambe gauche. Bon gradé, énergique et brave.

Soldat SABEL, 73^e d'infanterie : s'est bien comporté au feu en toutes circonstances. Blessé au combat du 31 décembre 1914, a été amputé du bras gauche.

Soldat DEVLAAMICK, 110^e d'infanterie : très grièvement blessé à la jambe d'un éclat d'obus, le 30 août 1914. Très bon soldat qui a largement fait son devoir. A subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat BAGUE, 284^e d'infanterie : a été blessé, le 17 janvier 1915 alors qu'il se trouvait avec sa section dans une tranchée prise d'enfilade par un canon-révolver. Bon soldat, a été amputé de la jambe gauche.

Soldat NORET, 284^e d'infanterie : a été grièvement blessé à son poste de combat le 16 janvier 1915 ; ne voulut pas se laisser accompagner pour retourner au poste de secours, disant qu'il ne voulait pas qu'un camarade expose sa vie en traversant un terrain aussi battu par l'artillerie. Après un pansage sommaire, retorna seul à l'ambulance à quatre kilomètres en arrière. A été amputé du bras gauche.

Soldat MESTDAGH, 84^e d'infanterie : bon soldat. A été grièvement blessé au combat du 16 septembre 1914, a subi l'amputation de l'avant-bras gauche.

Soldat STAPT, 45^e d'infanterie : a été atteint, le 17 décembre 1914, de plusieurs blessures très graves. Restera impotent du bras gauche.

Soldat MATHON, 254^e d'infanterie : le 7 juin 1915, se trouvait comme guetteur au crâne quand il reçut une balle dans l'œil gauche, et perdit l'œil. Soldat modèle, a fait toute la campagne, donnant en toutes circonstances l'exemple du courage.

Soldat DUCHENE, 254^e d'infanterie : bon soldat, a été blessé à son poste, le 21 septembre 1914, par éclats d'obus. A perdu l'œil gauche.

Soldat SALLÉ, 251^e d'infanterie : en observation dans la tranchée, a été blessé à la figure par une balle de shrapnel pendant un bombardement. Très bon soldat, discipliné, courageux, ayant une très belle attitude au feu. A perdu l'œil gauche.

Soldat TRÉBOUTE, 251^e d'infanterie : blessé gravement au poignet droit, le 14 septembre 1914, par un éclat d'obus, fit preuve d'un grand courage en refusant de se faire panser par ses camarades, voulut se rendre seul au poste de secours, soutenant de sa main gauche sa main droite complètement sectionnée. A toujours fait preuve des meilleures qualités militaires, donnant toute satisfaction à ses chefs. A été amputé de la main droite.

Soldat BOURIAU, 123^e d'infanterie : bon et brave soldat. Blessé au combat du 26 septembre 1914. A été amputé de la jambe droite.

Sergent GRENIER, 57^e d'infanterie : bon sous-officier, très brave. Blessé le 14 septembre 1914, blessé de nouveau le 3 novembre 1914. A été amputé de la jambe gauche.

Soldat RIVIÈRE, 57^e d'infanterie : bon soldat, a reçu une blessure très grave, le 28 août 1914. A subi l'énucléation de l'œil gauche.

Soldat ETCHETTO, 249^e d'infanterie : a été blessé par un éclat d'obus au moment d'une relève. A fait preuve de la plus belle énergie et d'un grand courage après avoir été blessé. A perdu l'œil gauche.

Soldat MAGNAN, 57^e d'infanterie : soldat discipliné, zélé et consciencieux, brave au feu. A été blessé en montant à l'assaut des tranchées allemandes le 14 octobre 1914. A été amputé du bras gauche.

Soldat PESSIONNE-HOURADAT, 18^e d'infanterie : bon soldat, a été blessé, le 12 octobre 1914, en se portant à l'attaque. A subi l'énucléation de l'œil gauche.

Caporal VIGNEAU, 18^e d'infanterie : bon soldat, a été blessé le 23 octobre 1914 par éclat d'obus dans une tranchée. A subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat LARROUDÉ, 18^e d'infanterie : bon soldat, a été blessé le 16 septembre 1914 à l'attaque d'un village. A reçu une blessure grave qui a entraîné la perte d'un œil.

Soldat MOUSCARDITZ, 18^e d'infanterie : bon soldat, a été blessé, le 16 septembre 1914, à l'attaque d'un village. A reçu une blessure grave qui a entraîné la perte d'un œil.

Soldat ARNAUDAS, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu, a été grièvement blessé, le 14 septembre 1914, d'un éclat d'obus à l'œil droit qu'il a perdu ensuite.

Soldat COMET, 34^e d'infanterie : belle con-

duite au feu. Blessé grièvement d'une balle à l'œil droit le 2 décembre 1914. A perdu cet œil.

Soldat DUMARTIN, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessé grièvement d'une balle au bras droit le 17 septembre 1914. A subi l'amputation de ce bras.

Caporal ETCHEBARNE, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. A été grièvement blessé d'un éclat d'obus à la paupière droite le 20 octobre 1914. A perdu l'œil droit.

Soldat ETCHEGARAY, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessé grièvement, le 18 septembre 1914, d'un éclat d'obus à la jambe droite. A subi l'amputation de la cuisse droite.

Soldat LABAT, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessé grièvement, le 23 août 1914, d'un éclat d'obus à l'œil gauche qu'il a perdu ensuite.

Soldat LABEYRIE, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessé grièvement, le 25 janvier 1915, d'un éclat d'obus à l'œil droit qu'il a perdu ensuite.

Soldat LAXAGUE, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. A été grièvement blessé, le 18 septembre 1914, d'un éclat d'obus à la jambe gauche. A subi l'amputation de la cuisse gauche.

Soldat NARBAITS, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessé grièvement d'une balle à la jambe gauche, le 29 août 1914, a subi l'amputation de la cuisse gauche.

Soldat PERSILLON, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. A été grièvement blessé, le 13 septembre 1914, à l'œil droit qu'il a perdu ensuite.

Soldat POUYFAUCON, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessé grièvement à la tête d'un éclat d'obus, le 21 septembre 1914. A perdu l'œil droit.

Soldat RICHARD, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. Le 25 janvier 1915, a été grièvement blessé par une grenade à l'œil droit qu'il a perdu ensuite.

Soldat SOURBETS, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessé gravement à la tête le 13 septembre 1914. A perdu l'œil gauche.

Soldat VILLENAVE, 34^e d'infanterie : belle conduite au feu. Blessé grièvement d'un éclat d'obus au bras droit le 18 septembre 1914. A subi l'amputation de ce bras.

Sergent CHEVALIER, 5^e d'infanterie : très bon et très brave sous-officier, blessé le 2 novembre 1914, a subi l'amputation de la jambe gauche. Très méritant.

Sergent-major PETER, 5^e d'infanterie : excellent sous-officier très brave et très énergique, blessé le 25 septembre 1914 à la tête de sa section en l'entraînant à l'assaut, a subi à la suite de cette blessure l'énucléation de l'œil gauche.

Soldat MAINCENT, 5^e d'infanterie : bon soldat très brave ; blessé au combat du 29 octobre 1914, amputé de l'avant-bras à la suite de cette blessure.

Soldat BOUQUEREL, 5^e d'infanterie : excellent soldat ; a été blessé dans les rangs de sa section le 25 août 1914. Perte de la vision de l'œil droit à la suite de sa blessure.

Soldat MALHERBE, 5^e d'infanterie : s'est bien comporté au feu. Blessé le 22 août 1914, perte d'un œil.

Soldat GONDOUNIN, 5^e d'infanterie : a été blessé le 14 septembre 1914 et a subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat BONIFACE, 24^e d'infanterie : très bon soldat, a participé à tous les combats auxquels le régiment a pris part. A été grièvement blessé le 30 novembre 1914. A perdu l'œil droit.

Adjudant LESBRE, 24^e d'infanterie : a pris part à tous les combats auxquels le régiment a participé ; s'est particulièrement distingué au combat du 13 septembre où il a reçu une blessure qui a entraîné l'amputation du bras gauche.

Soldat LALOYER, 24^e d'infanterie : excellent soldat, très courageux, a été grièvement atteint au combat du 23 septembre 1914 en chargeant l'ennemi à la baïonnette. A été amputé de la jambe droite.

Adjudant HARAND, 24^e d'infanterie : s'est brillamment comporté dans tous les engagements auxquels le régiment a pris part. Sous-officier d'un courage et d'une énergie remarquables. A été amputé de la jambe droite à la suite d'une blessure reçue au combat du 23 septembre 1914.

Soldat LAVAYSSIERE, 28^e d'infanterie :

s'est bien comporté pendant son court séjour en campagne. A été blessé au combat du 4 septembre 1914 et a été amputé de la jambe gauche.

Soldat DUFOUR, 28^e d'infanterie : s'est bien comporté pendant son court séjour en campagne. A été blessé au combat du 4 septembre 1914 et amputé de la jambe droite.

Soldat PIGACHE, 28^e d'infanterie : s'est bien comporté pendant sa très courte présence en campagne. A été blessé au combat du 4 septembre ; restera paralysé de la main gauche.

Caporal BOSCHERON, 36^e d'infanterie : s'est bien comporté au feu ; a été amputé de la jambe droite à la suite d'une blessure reçue le 14 septembre 1914.

Soldat LETELLIER, 39^e d'infanterie : bon soldat ayant fait tout son devoir ; a été très grièvement blessé le 22 août 1914 ; a subi l'amputation de la main gauche.

Soldat BOURDON, 39^e d'infanterie : s'est bien comporté au feu ; blessé grièvement le 19 septembre 1914, a été amputé de la jambe gauche.

Soldat CAUMONT, 39^e d'infanterie : bon sujet ; grièvement blessé le 6 septembre 1914, a été amputé de la jambe gauche.

Soldat CLIQUET, 74^e d'infanterie : en campagne depuis le 28 août, s'est toujours bien comporté au feu. A été blessé le 25 septembre 1914 d'un éclat d'obus et a dû être amputé à la suite de cette blessure.

Sergent LELOUP, 74^e d'infanterie : parti en campagne à la mobilisation, a toujours donné l'exemple de l'entrain et de l'énergie. Blessé d'un éclat d'obus le 26 septembre 1914 a dû subir l'amputation de la jambe gauche.

Soldat MARIE, 119^e d'infanterie : a été blessé à la jambe droite le 26 septembre 1914. Bon soldat, n'ayant jamais encouru de punition. A subi l'amputation de la jambe droite.

Soldat CHAPALAIN, 119^e d'infanterie : a été grièvement blessé le 29 août 1914. A perdu la vision de l'œil droit. A toujours fait preuve d'énergie et de bon esprit.

Soldat HODIESNE, 119^e d'infanterie : au cours de la bataille du 29 août, sa section étant déployée en tirailleurs, a été blessé d'un éclat d'obus qui lui fracassa la main et lui enleva plusieurs doigts. Très bon soldat qui fit, en toutes circonstances, preuve de grand courage.

Soldat DOUCHEZ, 148^e d'infanterie : le 12 octobre 1914, au moment de l'assaut, a été blessé très grièvement d'une balle au genou. Très bon soldat.

Soldat LADHUIE, 209^e rég. d'infanterie : blessé le 20 décembre 1914. A subi l'énucléation de l'œil droit.

Soldat TROUDE, 239^e d'infanterie : soldat courageux et plein d'entrain ; a été grièvement blessé le 26 septembre 1914, au cours d'un violent bombardement.

Soldat GUIGNARD, 125^e d'infanterie : brave soldat ; a été grièvement blessé et a perdu un œil.

Soldat PASQUET, 125^e d'infanterie : brave soldat : a été grièvement blessé et a perdu l'œil gauche.

Soldat THOUIN, 125^e d'infanterie : a été grièvement blessé le 13 novembre 1914, a été amputé du pied gauche et a subi l'ablation des deuxièmes et troisièmes orteils du pied droit.

Soldat FOUQUETEAU, 125^e d'infanterie : brave soldat. A été grièvement blessé et a perdu un œil.

Soldat MARZEAU, 125^e d'infanterie : brave soldat ; a été grièvement blessé, a perdu un œil.

Soldat PISSARD, 125^e d'infanterie : a été grièvement blessé au combat du 11 septembre 1914. A subi l'amputation d'une jambe.

Soldat GAUVIN, 125^e d'infanterie : s'est bien comporté au feu ; grièvement blessé le 20 août 1914. A perdu l'œil droit.

Soldat MOINOT, 125^e d'infanterie : a fait tout son devoir au combat du 27 août 1914 où il a été grièvement blessé ; a subi l'amputation de la cuisse droite.

Soldat DOURIAUX, 256^e d'infanterie : a été blessé le 25 octobre 1914 par un éclat d'obus et a perdu l'œil gauche. Très bon soldat qui a toujours rempli parfaitement son devoir militaire et s'est montré en maintes circonstances particulièrement courageux.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.